



Le Boutillon de la Mérine

N° 44 décembre 2015



Après les six épisodes consacrés à la vie et à l'œuvre de Goulebenéze, le Boutillon reprend sa « vie normale ». Ce numéro est le vingtième depuis que j'ai lancé le journal sous « une forme internet », en décembre 2012. Nous recevons un nombre de plus en plus important de commentaires, notamment de Charentais expatriés, et malheureusement nous ne pouvons pas répondre individuellement à tous les lecteurs qui nous laissent des messages. Vous en trouverez quelques uns dans ce numéro. Parmi ces commentaires, nous avons beaucoup de félicitations, mais également des remarques, des compléments d'information, et quelques critiques, ce qui nous incite à continuer à privilégier la qualité.

Notre « ouébmystère », comme le nomme Charly Grenon, à chaque parution d'un numéro du Boutillon, en informe tous les groupes de discussion liés à la culture saintongeaise. Récemment, c'est l'Office de tourisme de Saintes qui nous a offert sa page Facebook. L'effet démultiplicateur, pour la diffusion de notre journal, joue à plein, et cette initiative est très bien accueillie. Très bien accueillie, sauf par une page Facebook de patois saintongeais : la gestionnaire en a interdit brutalement et sans explications l'accès à notre webmaster. C'est le seul refus.

Cette petite péripétie montre que le Boutillon ne plait pas à tout le monde, et que son succès fait de l'ombre. Cela ne l'empêche pas de continuer à tracer sa route. Dans ce numéro vous trouverez des reportages, comme celui concernant une vache avec une jambe de bois, des histoires, telles celle du premier appareil volant, par Jean-Bernard Papi, des souvenirs, des dessins de Jean-Claude Lucazeau, et bien entendu du patois saintongeais.

Bonne lecture. Et bonnes fêtes de fin d'année à tous, nous en avons besoin après les épreuves difficiles subies par notre pays. En espérant que l'année 2016 nous amène moins de violence.

Pierre Péronneau (Maït' Piàrre)

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau

DES JHOLI'S CITOYENS,
JH'VOUS EN REPONDS!
O FUME ET O BOÉ TOUTE
INE SAINTE JHÔRNÉE!
JH'SAIS MÎNME PAS
VOURE QU'I D'MEURANT!

M'EST AVIS QU'Z'EUX,
I Z'OU SAVANT PAS NON
PUS ...!



Sommaire

		Pages
La chasse aux cagouilles	Cécile Négret	3
Décès de Fernand Porcheron		3
Le compas, o-l'êt in chéti instrument (suite)	Christian Maitreau	4
L'aérius	Jean-Bernard Papi	5
Elle avait une jambe de bois !	Francis Bouchereau	8
Un livre à vous conseiller	Maït' Piârre	8
L'internat	Pierre Bruneaud (Le Chétit)	9
Mes souvenirs	André Raix	10
Le coin des fines goules	Maït' Piârre	11
Mon subiet	Jhustine	12
La fête du milla 2015	Benjamin Péronneau	12
Un dessin de Jean-Claude Lucazeau		13
La Société d'Ethnologie et de Folklore du Centre-Ouest (Sefco)	Jacqueline Fortin	14
Kétoukolé	Jhoël	15
Des kangourous en Charente ?	Gérard Sancey (Jhentit d' la Vargne)	15
A propos de ...		16
Qui a écrit ce poème ?		16
Les outils de Monsieur Labbé	Jhoël	17
Thieûqu' dates à r'teni	Maït' Piârre	18
Nos lecteurs nous écrivent	Maït' Piârre	19

La chasse aux cagouilles Cécile Négret

Cécile Négret a obtenu, avec ce texte, le premier prix Henry Montarras aux jeux floraux 2015 de la Société des lettres de Saintonge et d'Aunis.

Les souvenirs d'enfance gardent les couleurs, les rires et les odeurs intacts. Tout au long de l'existence, choyées comme des pierres précieuses, les scènes que nous avons aimées dansent, chantent, tourbillonnent et vagabondent dans nos pensées. Nanties d'une infinie tendresse, elles ravivent l'insouciance et les émotions délicieuses des jeunes années.

De ces instants féériques, ma mémoire a conservé le parfum suave de la nature après la pluie. Notre climat du bord de mer avait le don d'attirer de ténébreux nuages que le vent balayait vite. Le nez collé à la fenêtre de la cuisine, Grand-mère et moi guettions les humeurs de l'orage. Dès qu'il se retirait derrière les champs, nous enfilions bottes et manteaux imperméables pour prendre la poudre d'escampette. Munies d'une boîte en carton dont mon aïeule avait soigneusement percé le couvercle, nous nous enfoncions dans les bras touffus d'un petit chemin de terre, excitées au plus haut point à l'idée de partager notre passion favorite : la chasse aux cagouilles !

À l'issue de la tourmente, l'ondée se faisait discrète, murmurant comme si le remords d'avoir importuné la flore avec force et fracas la submergeait soudain. Le silence se posait tel un voile et pour lui tenir compagnie, une fragrance exquise et subtile d'herbes mouillées s'éveillait délicatement. Dans ce troublant sillage, la végétation célébrait une renaissance enchanteresse. Chaque perle venue du ciel, telle une divine caresse, avait sublimé les feuillages d'un vert étincelant. Ce prodigieux tour de magie grisait nos sens et nous comblait de ravissement. Je respirais l'air pur et tonique à pleins poumons, palpais la mousse molle au pied des arbres, tendais l'oreille pour entendre les brindilles gorgées d'eau gargouiller sous mes semelles...

Au fil de notre promenade, un menu clapotis se faufilait à travers les mûriers sauvages, bénissant l'atmosphère infiniment paisible de cet espace. Juste derrière, se dessinait un étang au bord duquel de majestueux saules pleureurs faisaient baigner leurs longs rameaux. Lorsqu'un lever de rideau libérait l'harmonieux spectacle, nos corps s'enrobaient de lumière et nos yeux pétillaient d'extase. Grand-mère disait que cet étang avait été creusé par les soldats américains, durant la première guerre mondiale, afin d'approvisionner la ville en eau.

Mon esprit de petite fille avait peine à saisir le sens profond de ces paroles et, par-dessus tout, se demandait comment des hommes avaient pu bâtir un paysage d'une telle beauté.

Au loin, l'orage grondait encore mais le gazouillis des oiseaux, à peine sortis de leurs cachettes, étouffait les dernières notes de son courroux. Pliées comme deux roseaux, nous explorions les buissons, en quête de ces invertébrés dodus que nous relâcherions plus tard. La boîte se remplissait doucement.

Fascinée, je regardais ses nouveaux locataires se tordre le long des parois. Grand-mère était experte dans l'art du repérage, mais me laissait toujours le privilège de la capture. Pendant ce temps, elle fredonnait d'une voix légère un air ancien qui parlait d'un petit chemin. À chaque refrain, l'accompagner m'amusait tant !

Depuis ces jours sucrés de mon enfance, trente années se sont écoulées. Grand-mère a rejoint d'autres cieux il y a bien longtemps déjà. Quand le hasard me mène auprès du lieu sacré de notre histoire, l'envie de m'y aventurer se ranime inmanquablement. Je retiens mon souffle pour ne pas lâcher prise, redoutant que le petit chemin ne se soit volatilisé sous le bitume d'une route et qu'au détriment des mûriers, ne poussent plus que des immeubles.

Lourd serait mon chagrin si je devais découvrir que ces images n'existent plus que dans ma tête et qu'il ne subsiste rien de ce gracieux panorama ! Afin d'épargner mon cœur d'une tragique déception, je préfère le maintenir intact en ma mémoire. Je ne veux pas y toucher.

Récemment, tandis que je naviguais sur les stations de radio, je reconnus cet air que chantonnait Grand-mère. Quel merveilleux émoi ! Pendant quelques minutes, je quittai le monde réel pour revivre à ses côtés la fameuse chasse aux cagouilles.

Notre petit chemin ne sentait pas la noisette, mais cousu le long des rives, il n'avait ni queue ni tête !

Pour nos âmes sensibles à la grandeur des bonheurs simples, il incarnait ni plus ni moins le paradis sur terre. Ainsi, lorsque la vie me joue des tours, mes songes, parfois, s'y réfugient. Son souvenir charmant m'appartient jusqu'au jour où, par-delà la voie lactée, j'irai retrouver Grand-mère. Mon petit doigt me dit déjà qu'en un décor semblable à celui-là, sa main de fée m'accueillera.

Comme au bon vieux temps, nous enfilons bottes et manteaux imperméables pour prendre la poudre d'escampette, car dans cet univers aux grands mystères, qui sait si nos amies les cagouilles n'attendent pas notre visite ?

Décès de Fernand Porcheron

Un amoureux de la langue saintongaise nous a quittés. Fernand Porcheron était le papa de Dominique, le jeune patoisant habitué des colonnes de notre journal, qui a d'ailleurs pris comme nom de scène « Le fi à Feurnand ».

Cette photo, aux côtés de son épouse, je l'ai prise lors d'un spectacle de ses enfants Dominique et Jean-Yves, consacré à mon grand-père Goulebenéze : « Bonsoir Saintonge ».

À sa famille, Le Boutillon de la Mérine présente toutes ses condoléances.

Maït' Piârre



Le compas, o-l'ét in chéti instrument (suite)

Christian Maitreau

Du XVIII^e siècle à nos jours :

A la fin du XVII^e siècle, les fabricants d'instruments de mathématique, apparus progressivement dans plusieurs villes européennes, étaient issus d'une lignée de métallurgistes spécialisés : maréchaux-ferrants, serruriers et armuriers d'une part, horlogers, graveurs et bijoutiers d'autre part.

Ces artisans acquièrent la virtuosité technique nécessaire à la construction de règles, équerres pliables et compas de proportion (appelé aussi Pied de Roy ou Pied de Roi). Malgré l'installation à Versailles de la Cour de Louis XIV, Paris continua à être le centre français de la fabrication d'instruments.

De nombreux fabricants travaillaient dans les environs du quai de l'Horloge avec d'autres artisans. Tous étaient membres de la guilde des fondeurs dès la 2^e partie du XVII^e siècle. Les deux fabricants français de cette époque les plus connus des collectionneurs sont Michaël Butterfield (1635-1724) et Nicolas Bion (1652-1733) ; ils furent tous les deux Ingénieurs du Roi.



Nécessaire d'architecte ou de mathématicien, étui en galuchat, Pied de roi et règle en buis

Au cours du XVIII^e siècle, les fabricants d'instruments spécialisés eurent à faire face à une demande croissante de la part des catégories professionnelles en pleine expansion, architectes, géomètres, ingénieurs navals, militaires et civils, collectionneurs riches et cultivés.

La suprématie de Londres comme centre de la fabrication d'instruments s'imposa au milieu du XVIII^e siècle. À Londres, la liberté vis-à-vis des pratiques restrictives des guildes permit davantage d'innovations qu'ailleurs et ceci, combiné avec le talent exceptionnel de nombre de fabricants individuels, entraîna une amélioration rapide tant au regard de la conception que de la fabrication.

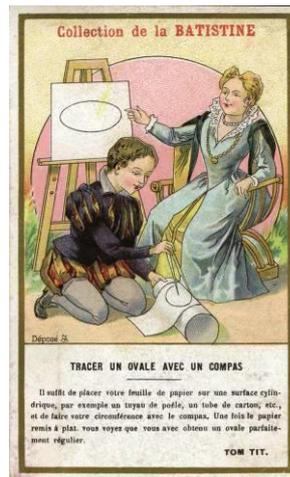
En France, aux fabricants reconnus tels que Bion, Chapotot et Sevin qui avaient fondé leurs ateliers à la fin du XVII^e siècle, s'ajoutèrent Jacques Lemaire (actif de 1720 à 1740), et Langlois, un des ateliers français les plus connus (actif de Série de compas du XVI au XVIII^e siècle 1730 à 1780).

A la fin du XVIII^e siècle, l'évolution vers une plus grande précision des instruments mathématiques réalisés par Short, Bird et Ramsden en Angleterre, Brander en Allemagne, et Lenoir et Fortin en France, entraîna la

nécessaire amélioration des instruments de mesure aussi bien linéaire que circulaire, exigée par les ingénieurs mécaniques et topographiques.

Un intérêt croissant se manifesta dans les cinquante années qui suivirent pour des instruments plus complexes, permettant par exemple de dessiner des ellipses.

Un nouveau matériau commença à être utilisé couramment dans toute l'Europe à partir de 1850 pour la plupart des instruments de dessin en métal : l'argentan, qui allait remplacer l'argent ou le laiton pour les instruments de qualité. L'argentan, composé d'un alliage de zinc, de cuivre, et de nickel, produisait un métal résistant, incorruptible, qui ne se ternissait pas sous les climats chauds et humides.



En Angleterre, après 1950, le fabricant Stanley introduisit une gamme d'instruments en acier inoxydable pour supprimer tout risque de corrosion.

La production d'instruments de dessin de qualité fut assurée par quelques-unes des firmes européennes les plus connues comme Halff, Riefler et Kern, marques réputées et conseillées par nos professeurs : c'est ceux que j'ai utilisés dans les années 1970 pour commencer mon métier de dessinateur dans la publicité.

« Epoque où nos seuls instruments étaient le compas, la règle, le pinceau et le tire-ligne, remplacé doucement par la plume à réservoir, et ensuite par le Rotring, adaptable sur nos compas ».



Heureusement le compas fait toujours partie de la trousse de nos charmants

bambins, et, à part quelques modifications, il n'a quasiment pas changé depuis l'antiquité, véritable hommage à la continuité du dessin fonctionnel.

Un petit plaisir de Circinusophile : rentrant des Alpes, je ne pouvais absolument pas éviter ce magnifique village, où j'ai rencontré des gens charmants dont Madame la Maire Denise Lavaud.

Le Compas est un petit village français, situé dans le département de la Creuse et la région du Limousin, proche du parc naturel régional de Milleval à environ 15 km.



L'Aérius

Jean-Bernard Papi

Chargé par la famille Quatrefigues de mettre de l'ordre dans ses archives, je suis en mesure aujourd'hui, en me fondant sur des documents conservés depuis plus de cinq générations, de réparer la très cruelle injustice dont fut victime l'un des plus glorieux, et méconnu, pionnier de l'aviation, j'ai nommé le général comte Maximilien de Quatrefigues (1).

L'histoire officielle, pour des raisons de mesquine et basse politique, s'est attachée, depuis plus d'un siècle à ce que son nom, malgré ses mérites éminents, ne soit jamais associé à celui de l'aéronautique. De la même manière on veilla à ce qu'aucune biographie ne lui soit consacrée. Pour l'historien, le nom du général de Quatrefigues évoque surtout la formidable raclée que lui infligèrent les Prussiens, alors qu'il commandait le 3^e Régiment de Cavalerie de l'Arrière. C'était le premier septembre 1870 au lieudit Forêt de Francheval, près de Sedan. Surpris, alors qu'ils se rendaient joyeusement à la soupe, les cavaliers français furent en un rien de temps encerclés puis anéantis par un demi-régiment de fantassins brandebourgeois. Ni les prévisions de l'état-major, ni les renseignements des éclaireurs ne permettait de supposer l'ennemi à cet endroit. Dans un rapport qui fit beaucoup rire dans les états-majors le général de Quatrefigues tenta de se disculper, ou de s'accorder au moins les circonstances atténuantes, en argumentant « Qu'il aurait fallu être un oiseau pour déceler la présence des soldats prussiens avant qu'ils ne nous attaquent ». Le chef d'état-major, pour tout commentaire, nota en marge : « Quel serin ce Quatrefigues ! », puis préconisa la mise à la retraite anticipée de l'intéressé.

Maximilien de Quatrefigues se retrouva donc, à l'âge de cinquante ans à peine, à se tourner les pouces dans sa maison natale d'Angoulême avec suffisamment de fortune, toutefois, pour n'avoir jamais à surveiller ses dépenses. Sa maison, en réalité un hôtel particulier avec de multiples dépendances, avait été bâti du temps de Guez de Balzac sur les puissants remparts qui dominent la vallée de la Charente. Le général, parcourant en calèche le chemin de ronde qui à cette époque enserrait encore le cœur de la vieille ville, après le repas de midi aimait à suivre leurs courbes sinueuses. Depuis cette hauteur vertigineuse, cent mètres au moins, la vision de la campagne, semée de bois et de villages, ravivait en lui le souvenir douloureux des dernières lignes de son rapport : « Il aurait fallu être un oiseau ... » L'envie irrépressible de s'envoler comme un oiseau afin de confondre ce bélièvre, ce pédant de chef d'état-major le traversa un après-midi comme un trait fulgurant. Il en resta si bien stupéfié que son cocher crut à une syncope et descendit en hâte de son siège pour le secourir.

Le soir même, de Quatrefigues commanda à son secrétaire, un jeune homme vif et érudit, de lui réunir la totalité des ouvrages qui, en 1871, traitaient de l'art et de la manière de s'élever dans les airs à l'aide de machines volantes. Le secrétaire embaucha nombre de commis qui partirent en chasse. Trois mois plus tard, de Quatrefigues avait sous les yeux la traduction française de l'Opus-major de Roger Bacon, les traités et dessins sur le vol des oiseaux de Léonard de Vinci, les études de Sir George Cayley et son convertiplane, du marquis de Bacqueville, du chanoine Desforges ainsi que le "Journal des Scavants" avec le croquis de la machine volante du serrurier Besnier. Sans oublier les notes de Guillaume Resnier, illustres angoumoisins surnommé « Le général volant » qui cent ans plus tôt avait tenté de planer du haut de ces mêmes remparts.

La récolte bien que modeste, indiquait cependant, en raison de la diversité des sources, qu'il y avait anguille sous roche et que l'idée était dans l'air. Il convenait donc de continuer les recherches.

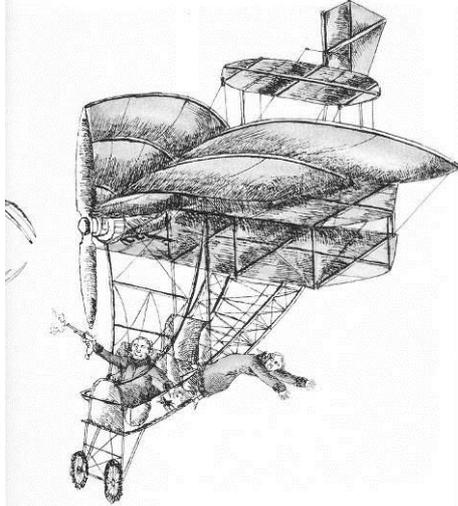
Peu après, le jeune secrétaire eut la bonne fortune de déniaiser la servante de l'une des plus vieilles familles juives d'Angoulême. Installée depuis l'an 932, elle avait fait fortune grâce aux moulins à battre le papier. Il apprit que leur bibliothèque regorgeait de traités scientifiques arabes du temps des Abbassides, ainsi que nombre de documents savants en provenance de l'Orient et des Indes. Le secrétaire ne s'étonna point du savoir de la donzelle, s'en remettant à la grâce de Dieu qui l'avait placée sur son chemin. Le général de Quatrefigues s'introduisit aisément auprès des papetiers qui mirent leurs bouquins à sa disposition. Il faut dire que la ville d'Angoulême avait été au cours des siècles traversée par des hordes de savants arabes, des tribus de juifs séfarades, mathématiciens et kabbalistes fuyant l'Espagne d'Isabelle, quelques Russes mécaniciens fuyant le tzar et autant de Chinois hermétiques détenteurs d'une science trois fois millénaire. Le savoir de ces transfuges avait été recueilli par des érudits locaux, qui en avaient assez souvent profité pour faire main basse sur leurs bagages, leurs bourses et leurs livres. De fil en aiguille, le général et son secrétaire empruntèrent des monceaux de parchemins, des piles de tablettes d'argile, des liasses de feuilles de palme et de papyrus et tout un fatras de grimoires qu'ils firent déchiffrer par un bataillon de traducteurs.

En un an moins un jour, ils étudièrent suffisamment d'ouvrages sérieux, disposèrent de suffisamment d'études expérimentales et de croquis dans cette science toute nouvelle qu'ils avaient baptisé « aéronomie », pour leur permettre d'envisager la construction d'une machine volante. Dans ses premières ébauches elle ressemblait à l'un de ces volatiles grassouilleux, mi-dindons, mi-hirondelles qui illustrent les miniatures persanes. Mais, le recours aux mathématiques et aux expériences sur des maquettes à échelle réduite, conduisirent nos savants à concevoir l'engin comme quelque chose d'entièrement nouveau, débarrassé de toute référence au règne animal.

En 1872, on en était encore aux ballons captifs à peine dirigeables, dont les nacelles, véritables chaloupes de marine, étaient munies d'une volumineuse hélice en bronze. La force propulsive, c'est à dire le mouvement de l'hélice, était assuré par un moteur à vapeur ou par la vigueur humaine, une douzaine de matelots gorgés d'alcool. Rien de bien sérieux. Le général de Quatrefigues, sur un fuselage profilé en obus de marine, avec gouvernail de direction et de profondeur incorporés, coupé de grandes ailes fines fortement haubanées, monta le tout récent moteur électrique de monsieur Gramme. Ce moteur entraînait l'hélice, à pas variable, décrite dans le très vieux "Traité des machines à air" d'Al Jasari. Alors que l'imaginaire Jules Verne utilisait des sources d'énergie farfelues pour faire fonctionner ses inventions romanesques, de Quatrefigues découvrait dans un ouvrage cordouan du 13^e siècle le secret de la pile alcaline. Il s'agissait, pour l'essentiel, d'éléments d'argent et de zinc baignant dans une eau de mer puisée aux environs de La Rochelle.

En six mois, moteur et hélice furent mis au point, non sans effrayer visiteurs et passants par des ronflements et des trépidations qui secouaient l'hôtel particulier des caves aux mansardes. Les armatures du fuselage et des ailes furent exécutées en osier que l'on habilla de toile de lin rendue étanche par un badigeon de chaux vive, de lait caillé et de blancs d'œufs.

Nos constructeurs, pour lier les parties entre elles, utilisèrent la ficelle de chanvre et surtout la colle de poisson qu'ils perfectionnèrent, ayant omis d'inventer, par étourderie, le rivet et la vis ad-hoc. En revanche, pour le pilotage de l'engin, ils créèrent le palonnier, le manche à balai, les aérofreins, les volets hypersustentateurs et de menus appareils nécessaires à la navigation comme l'anémomètre et la montre de bord.



Une fois ses différentes parties assemblées dans la cour de l'hôtel de Quatrefigues, tout le monde put constater que la machine volante avait belle allure. Elle reposait sur un train d'atterrissage en roues de brouette avec bandages métalliques et pointait un nez effilé où luisait l'hélice en cœur de noyer poli. On accédait dans la cabine, prévue pour deux personnes, par une trappe de verre située entre les ailes et des hublots permettaient de voir à l'extérieur. Dans l'avant du fuselage avait été logé le moteur électrique tandis que, pour équilibrer la machine, les piles se trouvaient dans le dos du passager. Dans la cabine, outre le désormais classique siège de pilote capitonné de crins de cheval et couvert d'une tapisserie au point hongrois représentant Diane chasseuse, on pouvait observer, près du manche à balai, plusieurs pédales dont l'usage n'était connu que du général.

L'une d'elles permettait d'actionner un petit dispositif destiné à évacuer les urines à l'extérieur. De Quatrefigues souffrait d'une légère inflammation de la prostate. On remarquait aussi différentes manettes pour gouverner la vitesse du moteur et faire fonctionner des bidules scientifiques. Bref, il s'agissait d'une oeuvre magistrale et tout à fait remarquable. En hommage à "Vingt-mille lieues sous les mers", de Quatrefigues, entouré de son personnel et de ses techniciens, baptisa sa machine volante du nom d'Aérius. Restait à la faire voler. En se fiant aux écrits des experts en balistique, notamment ceux de Viollet-le-Duc, il avait été prévu de la catapulter dans les airs pour faciliter les départs et on devait construire une sorte de grande baliste au bord du rempart. Malheureusement des essais sur maquette montrèrent la fausseté de cette hypothèse. On catapultait certes, mais de travers et dangereusement.

Après un mois de réflexion, Maximilien de Quatrefigues opta pour une solution composite et sûre. L'Aérius serait basculée dans le vide mais recevrait au préalable l'appoint, la poussée dirait-on en langage moderne, de fusées à poudre noire très semblables à celles utilisées dans les feux d'artifice. Les essais de ces fusées troublèrent le voisinage et l'évêché étant proche, l'évêque se déplaça en personne pour juger de la situation. Il quitta de Quatrefigues fort tard dans la nuit après un excellent repas et des explications sur l'Aérius qui le rassurèrent entièrement. Jamais pareille machine n'imitera le vol des anges, pensa-t-il rasséréiné.

Il promit cependant de venir bénir, le moment venu, les préparatifs d'envol de la chose. Par malheur ce moment tardait car le préfet et le maire, s'appuyant sur un principe dit « de précaution », s'opposaient obstinément à toute tentative de décollage. D'avoir été traité de serin par le chef d'état-major nuisait aussi à la crédibilité du général.

Il décida de passer outre. Nuitamment, aidé de ses charpentiers et de ses mécaniciens, il fit aménager un emplacement propice à l'envol de l'Aérius. Pour cela, il utilisa un espace dégagé d'arbres, à dix pas de chez lui, qui servait à remiser les fiacres de la poste et quelques voitures particulières. Une poignée de louis, distribués aux postillons et aux cochers, lui laissèrent le champ libre.

Nous étions en juin, l'on disposait à l'aube de deux bonnes heures de tranquillité avant que le quartier ne s'éveille. Le général après avoir tenu conseil avec son secrétaire et ses hommes, décida de tenter l'aventure du premier vol. À trois heures du matin, on sortit l'Aérius fraîchement décorée par un artiste peintre qui l'avait semé d'anges coiffés de casques de cuivre à crinière et soufflant dans des trompettes, d'archanges sortant des nuées et de Prussiens hérissés d'effroi du plus merveilleux effet. On dégagea la route entre l'Aérius et le vide. Comme personne n'avait revendiqué l'honneur d'être le passager de ce vol historique, Quatrefigues, en uniforme de campagne, s'installa seul dans la cabine en se persuadant qu'il s'agissait d'une tentative qui n'irait pas plus loin que quelques soubresauts sur place. Il fit néanmoins, avant de prendre les commandes, une longue prière reprise par le personnel, chapeau ou casquette à la main.

L'aube naissait, grise et flasque, au-dessus de la vallée qui s'étendait droit devant le nez de l'Aérius. Le secrétaire commença la lecture des vérifications avant le vol, confirmées au fur et à mesure par le pilote depuis l'habitacle. Quand il s'avéra que tout allait bien à bord, d'une voix qui chevrotait d'émotion le secrétaire entama le décompte du temps avant la mise à feu des huit fusées. De Quatrefigues, pour sa part, était inondé de sueur bien qu'il fit très frais dehors. C'était un gros homme moustachu et sanguin à la transpiration facile. Sous l'uniforme de cavalier il avait conservé son corset, lequel, trop fortement serré, lui coupait la respiration. À cet instant, il se félicita d'être resté célibataire, la présence d'une épouse larmoyante lui aurait enlevé tout courage. Sans compter le risque de laisser des orphelins derrière lui.

À ce stade de ses réflexions, sa vessie, pourtant soigneusement vidée, se mit à le chatouiller désagréablement de sorte qu'il entendit à peine tomber le zéro suivi de l'ordre de mise à feu. L'hélice vrombissait depuis plusieurs secondes quand il reçut au bas du dos la ruade des fusées tel un coup de pied de mule. Les mécaniciens, promptement, retirèrent les cales et l'Aérius s'élança dans le vacarme de la poudre et le fracas des roues sur les pavés. De Quatrefigues ferma les yeux et crispa ses gros doigts gantés de veau glacé sur le manche à balai. Le tonnerre des roues cessa brusquement pour céder la place à un chuintement de projectile lancé dans les airs. Il ouvrit les yeux et regarda par le hublot. Il volait. Il filait au-dessus des toits, rasant les arbres, piquant comme un obus vers le fleuve dont le miroitement liquide se rapprochait de seconde en seconde.

Il se souvint, tout d'un coup, de la théorie qu'ils avaient développée, son secrétaire et lui, sur l'usage des différents gouvernails, volets et aérofreins. Il tira vers lui le manche comme le lui recommandait cette théorie, tout en poussant légèrement du pied droit sur le palonnier pour contrer le couple de l'hélice. Sa coutume du cheval lui avait rendu la main et le pied sensibles et plein de tact. En cavalier, il avait d'ailleurs exigé que l'on pénétrât dans l'Aérius par la gauche,

comme pour monter en selle, de façon à ne point se sentir hors de ses habitudes. Les commandes réagirent doucement. Sous l'effet de son gouvernail de profondeur la machine s'éleva de plusieurs mètres. Quatrefigues repoussa le manche et elle piqua du nez. Il occupa quinze bonnes minutes à tester la maniabilité et la tenue en vol. L'Aérius se révéla parfait, docile comme un percheron, nerveux comme un poulain arabe. Un intense bonheur envahit le cœur du général qui se mit à chanter le seul air qui lui vint spontanément à l'esprit, la Marseillaise.

Par le hublot défilaient des bosquets, des jardinets, puis le port de l'Houmeau avec ses gabarres. Il survola Saint-Cybard, les Planes et Sillac qui commençaient à s'éveiller. Les habitants ébahis levaient les bras de surprise en le voyant passer au ras des clochers et des toits. Fatigué, il décida de rentrer. Il fit une large boucle et se plaça face au rempart où on l'attendait. Le courage lui manqua plusieurs fois et il remit son atterrissage malgré les signes d'encouragement de son équipe, minuscules personnages gesticulant sur l'aire d'atterrissage. Enfin il se décida, la gorge nouée. Réduisant sa vitesse grâce aux aérofreins, il se posa sur l'esplanade comme une libellule. Il eut la présence d'esprit, avant de s'évanouir, de couper le courant électrique du moteur.

Il se réveilla porté en triomphe par deux solides mécaniciens. On remisa l'Aérius et on fêta cet immense succès aérien avec force bouteilles de champagne. Il avait volé à cent-cinq mètres d'altitude pendant vingt-huit minutes et trente-sept secondes, s'attribuant d'emblée tous les records sur machine volante, catégorie plus lourde que l'air. Mais surtout la preuve était faite que l'on pouvait égaler les oiseaux et ainsi surveiller les troupes ennemies. De Quatrefigues avait pleinement atteint son objectif. Pour son second essai, il invita la presse locale et quelques édiles. L'allumage des fusées provoqua la débandade des spectateurs, mais tout rentra dans l'ordre quand de Quatrefigues, sûr de lui, se mit à virevolter dans le ciel comme un papillon. Tous furent émerveillés. Le vol suivant, quelques jours plus tard, se fit avec un passager, un journaliste intrépide et un peu fou qui s'évanouit deux fois mais écrivit à son retour sur terre des articles dithyrambiques. Et toute la France sut.

Dans les mois qui suivirent, de Quatrefigues s'éleva dans les airs devant des ministres, des députés, des ambassadeurs et même devant cet âne bâté de chef d'état-major qui le félicita courtoisement de ce prodige aérien. Il ajouta perfidement et en petit comité que, décidément, à voler ainsi dans les airs de Quatrefigues prenait de plus en plus les façons d'un serin. Notre héros aurait pu devenir célèbre, faire le tour du monde, écrire un livre. Le sort en décida autrement. Le Président du conseil éclairé par le chef d'état-major, enferma l'Aérius sous le couvercle de plomb du secret militaire. Les essais continuèrent néanmoins mais dans un déploiement de gardes armés et de sergents de ville ombrageux. On instaura des mots de passe pour s'approcher de la machine. On utilisa des noms codés comme "Chaussette" ou "Mirabelle" pour désigner les vols... La vie du général devint insupportable. L'hôtel particulier ne désemplissait pas de colonels et de capitaines affairés qui partageaient sa table et se montraient fort gloutons. Ces gens se mêlaient aussi de tout, redessinaient l'hélice, inventaient un variomètre, un pilote automatique qu'il fallut essayer sur-le-champ. Ils refirent même la décoration de l'Aérius de façon à ce qu'il passe inaperçu dans l'herbe. Je vous demande un peu ! Le comble fut atteint lorsqu'un fringant capitaine d'artillerie s'avisait de faire installer dans l'habitable un fusil à multiples canons généralement utilisé dans la défense des forteresses.

– C'est pour se battre dans les airs, expliqua-t-il tout content.

Alors, on ne se battra plus à cheval, se dit de Quatrefigues qui resta tout saisi d'émotion par cette perspective. Vinrent aussi des visiteurs anonymes qui, en mauvais français, lui proposèrent des sommes colossales en échange de l'Aérius. Harcelé de toutes parts, il en perdit l'appétit et le sommeil. Il voyait en songe des Aérius qui s'entre fusillaient ou qui jetaient depuis le ciel des pierres sur d'innocentes troupes à pieds ou pis, sur des chevaux...

Alors, il invita les ministres, les ambassadeurs, les députés, le chef d'état-major et même les espions, à un vol qu'il promit grandiose. Entre temps il équipa la machine d'autant de batteries électriques qu'elle pouvait en contenir. Il entassa sur le siège réservé au passager des bouteilles de vin de bordeaux ainsi que des bocaux de haricots, de civet et de gibelotte préparés par son cuisinier.

Il s'assura, en dernier lieu, du bon fonctionnement du dispositif appelé "pissotier", qui lui servait à évacuer le trop plein de sa vessie. Enfin, dans le vide-poches, près de son siège, il glissa une boîte d'excellents cigares suisses et un vieil exemplaire des fables de La Fontaine qui ne l'avait jamais quitté. Après avoir détruit les plans de l'Aérius et toutes les sortes d'écrits qui en traitaient, il attendit le jour "J" en se reposant et en chassant dans la campagne.

Au matin du fameux jour, vêtu de son plus bel uniforme, il se présenta devant ses invités, médailles et sabre astiqués comme pour une parade. Avant de se glisser dans la cabine, il monta sur l'aile, et, depuis cette estrade, s'adressa à la petite foule.

– Messieurs les ministres et députés, vos excellences les ambassadeurs, messieurs les officiers, mesdames. En construisant l'Aérius, j'ai cru ouvrir aux hommes le monde enchanté de la troisième dimension. J'ai voulu les arracher du sol où ils se vautraient, les rendre légers comme des colibris. J'ai voulu permettre à ceux qui ne se connaissent pas de se rencontrer par-dessus les fleuves et les montagnes. J'ai espéré, et ce fut là le point de départ de mes recherches, fabriquer un engin défensif permettant la surveillance d'un ennemi dans l'espoir de rendre vaine toute tentative d'attaque par surprise. J'ai pensé enfin que la France vue du ciel attendrait les cœurs les plus endurcis. Je me suis trompé ! Vous n'avez voulu faire de mon Aérius que l'instrument de vos batailles et de vos conquêtes. Vous n'en êtes pas dignes.

Sous les quolibets, de Quatrefigues salua militairement puis dignement s'installa aux commandes. Vivement, mais en pleurant, le secrétaire mit le feu aux fusées. L'Aérius alors, dans un vacarme de volcan ferrailant, échappa à la pesanteur et mit le cap sur le soleil levant. On ne revit plus jamais ni la machine volante ni le vaillant général comte Maximilien de Quatrefigues. Des gardiens de phare, à l'entrée de la Gironde, signalèrent leur passage. Ils filaient à plus de soixante kilomètres par heure vers la haute mer. Plus tard des marins portugais parlèrent d'un homme volant qui serait tombé du ciel dans une île des Açores. On le signala aussi sur la rive ouest du lac Tchad, au Tibet, près du Titicaca et même au royaume du prêtre Jean. Rien de bien sérieux dans ces rumeurs. La seule chose demeurée certaine est que l'Aérius et son pilote quittèrent Angoulême à 8 heures 30 du matin.

Après cela, les techniciens retournèrent à leurs forges tandis que le secrétaire se faisait trappiste, non sans avoir au préalable décrit cette incroyable aventure et confié le manuscrit à la servante du papetier. Les politiciens firent effacer toutes traces de l'Aérius et de son inventeur. On retira de la vente les livres et journaux qui en faisaient mention. On censura la presse, la menaçant de supprimer ses subventions si une seule ligne était publiée de cette fâcheuse

histoire. La vengeance officielle se tourna même contre l'hôtel particulier du général insubordonné, que l'on transforma en caserne de fantassins. Seul, le malheureux rapport, par un miracle inexplicable, échappa à l'holocauste. Il allait servir d'exemple aux futures générations de brevetés d'état-major, de ce qu'il est malséant d'écrire quand on est vaincu.

On leur contait aussi, mais en catimini, la fin sans honneur du général de Quatrefigues afin de développer

en eux le goût de l'obéissance passive et la crainte de toute initiative.

Par chance pour le progrès, treize ans plus tard, un certain Clément Ader, aviateur, à bord de l'Eole... Mais ceci est une autre histoire.

(1) *Maximilien de Quatrefigues (1820-1874 ?) Anobli par Napoléon III et cousin lointain de l'arrière arrière grand-père de Ferdinand Quatrefigues (1915-1999). (voir : Vie et passion de Ferdinand Quatrefigues, éditions Mon Petit Éditeur)*

Elle avait une jambe de bois ! Fabrice Bouchereau

*Elle avait un' jambe en bois,
Et pour que ça n' se voit pas
Ell' s' faisait mettr' par en d'ssous
Des rondell's en caoutchouc ...*

Cette vieille chanson, chantée par Dranem puis, plus tard, par Les Charlots, s'applique parfaitement à cette histoire. Mais c'est une vache qui est concernée. Une vache avec une jambe en bois.

Lorsque Fabrice Bouchereau m'a raconté cette histoire, je lui ai tout de suite dit qu'il fallait en parler dans le Boutillon. Alors il a mené son enquête, il a retrouvé la prothèse en question, qu'il croyait disparue, et voici ce qu'il nous raconte.

Rappel : Fabrice Bouchereau a déjà écrit dans le Boutillon n° 42 un article sur le Conservatoire du vignoble charentais, dont il est le Vice-président.

Maït' Piârre

Vous connaissez tous la devinette : qu'est ce qui fait 999 fois « TIC » et 1 fois « TOC » ? Cette fois ci, ce n'est pas un mille pattes mais une vache laitière avec sa jambe de bois.

Nous sommes à la fin des années 50 à Cherves de Cognac, à Fontaulière, le domaine de la famille Garandeau.

Dans une logique de productivité, qui n'était pas contestable à l'époque, MM Garandeau avaient importé de Hollande des vaches laitières de race Prim'Holstein. Chacune avait son nom et Pietje 17 était la meilleure des deux Charentes. Avec 38 litres de lait par jour, elle était la fierté de ses propriétaires.

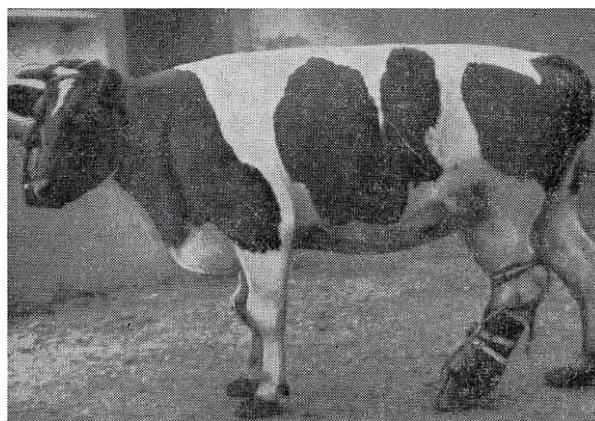
Quand elle se mit à boiter, ce fut l'inquiétude. Diagnostic implacable : panaris cangréneux. Se résoudre à la faire abattre fut un crève cœur.



Le Docteur Charmoy, vétérinaire à Rouillac, décida de relever le défi. D'abord il amputa la pauvre bête de son sabot malade, puis commanda à un menuisier une double coque en noyer, calfeutrée, serrée par des sangles et terminée par un sabot à l'identique. Une vraie prouesse.

Très vite l'affaire s'ébruita. Voisins, éleveurs, curieux et surtout journalistes défilèrent.

On venait voir la vache à la jambe de bois. La photo fit, dit-on, le tour du Monde, du Canada, c'est sûr, jusqu'en Australie ? paraît-il ... Sans doute, aujourd'hui, ferait-elle le buzz.



Malheureusement, la vache supporta mal l'amputation et déclina. Il fallait souvent enlever et remettre l'attelle pour nettoyer et frictionner le moignon. Finalement ce fut l'abattoir.

La vache disparue, la jambe de bois est restée, et l'histoire aussi.

Un livre à vous conseiller Maït' Piârre

Goulebenéze et les auteurs patoisants des deux Charentes : la jeunesse d'Évariste Poitevin (Christian Genet)

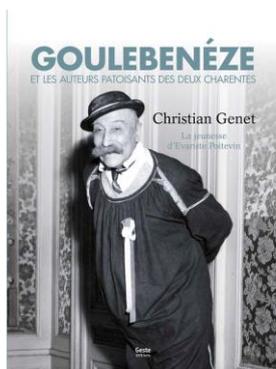
Ce premier tome d'une série qui doit comporter cinq volumes est intitulé : la jeunesse d'Évariste Poitevin. En réalité, seules les quarante premières pages du livre ont trait à l'enfance et à la jeunesse de Goulebenéze, notamment à partir de documents récoltés par l'auteur à l'Amicale des anciens élèves du collège de Saintes, et de photos extraites de notre livre « Goulebenéze, le Charentais par excellence » aux éditions du Croît vif.

Le reste de l'ouvrage (environ 310 pages) est consacré à l'étude de la langue saintongeaise depuis le Moyen âge jusqu'à nos jours, à travers les troubadours, le manuscrit de Pons, Bernard Palissy, Burgaud des Marets et de nombreux autres auteurs.

Cette étude, qui à ma connaissance n'avait jamais été réalisée, est bien menée, à partir d'une foule de documents que Christian Genet a rassemblés dans ses collections.

Dans les tomes suivants, il sera question de Goulebenéze mais également d'autres auteurs patoisants.

Goulebenéze et les auteurs patoisants des deux Charentes, de Christian Genet (Geste Éditions) 351 pages, 35 euros.



L'internat

Pierre Bruneaud (Le Chéti)



1946, 14 ans, le certificat d'études ... comme la majorité des adolescents de ma génération, je devais apprendre un métier. En conséquence, mes parents me firent inscrire, comme interne, dans le centre de formation professionnelle, annexe du collège de Pons.

Il fallut préparer un trousseau dont les éléments devaient être marqués à notre nom et du N° d'interne qui nous était attribué.

Le jour de la rentrée, je découvrais l'établissement, un ensemble vieillot, austère, installé dans l'ancien couvent des Cordeliers. Un autre bâtiment annexé comportait au rez de chaussée les ateliers, au premier étage deux salles de cours et au second le dortoir, une des spécificité de l'internat.

C'était une grande pièce mansardée, équipée d'une quarantaine de lits, à chaque extrémité une petite chambre pour les surveillants, munie d'une imposte permettant la vision en enfilade du dortoir. Dans le prolongement les sanitaires comportant un lavabo collectif et quelques cabinets.

L'après midi, une fois installés, l'économe est venu nous montrer comment nous devions faire notre lit en insistant sur le fait que « le drap de dessous et le dessus de lit devaient être bien tendus... »

Le dortoir, c'est le lieu privilégié pour les farces de toutes sortes : vidage, lit en portefeuille, jet de chaussures... Un camarade, dont le frère fut interne, nous confia que si on versait un peu d'eau dans l'oreille d'un dormeur, il se réveillerait en sursaut en criant : « au secours je me noie », si on trempait le doigt de quelqu'un pendant son sommeil, il pisserait au lit ... Naïfs que nous étions, nous avons vainement tenté ces expériences, ce qui ne nous procura que des invectives.

Lorsque le chahut était trop important, les pions nous faisaient mettre debout au pied de notre lit. Je dois signaler qu'à cette époque certains ne portaient ni slip ni pyjama, ils n'avaient, pour dormir, qu'une chemise dont le pan arrière était long et court sur le devant ... je vous laisse imaginer le spectacle ... il devenait difficile de garder son sérieux.

Après l'extinction des feux, on pouvait entendre quelques conversations à voix basse, quelques rires étouffés. Dans la nuit, le dortoir s'animait de ronflements, de toux, de paroles.

De temps en temps, nous avions droit aux exercices en cas d'incendie, il fallait dévaler les deux étages et se rassembler dans la cour. La colle était assurée pour celui qui manquait à l'appel. Le jour, ces exercices consistaient à évacuer les étages par un toboggan de toile, amarré par les pompiers, à la manière des avions de ligne.

L'internat c'est aussi les repas, le réfectoire faisait partie du collège, installé dans les locaux de l'ancien couvent des Cordeliers. Avant d'y pénétrer, nous devions emprunter un grand couloir austère où tous les pensionnaires devaient s'y aligner.

Le surveillant général attendait le silence pour nous faire avancer. La nourriture ?... sans commentaire, il est vrai que les tickets d'alimentation n'étaient pas encore supprimés.

Le samedi après-midi, pour ceux dont ce n'était pas le jour de sortie, nous devions nous doucher collectivement. Pour la majorité d'entre nous, c'était une découverte, nos logements n'étaient pas encore équipés de ce dispositif. Certains, à la campagne, n'avaient même pas l'eau courante.

Les permissionnaires devaient aller chercher leur bon de sortie, mais gare à celui qui n'avait pas les chaussures bien cirées et se présentait débraillé.

Quant au dimanche, pour les internes non « collés » il existait trois possibilités pour sortir du bahut : la messe qui ne représentait qu'un intérêt relatif, sauf pour quelques téméraires qui, pendant l'office, s'éclipsaient pour taper le carton dans le café tout proche.

L'après-midi, possibilité de promenade ou, si le programme cinématographique était jugé convenable, nous pouvions assister à la séance. Ah ! l'« Idéal Cinéma », ses sièges vieillots, indigents, la salle partagée en deux par un écran transparent qui permettait de voir la projection des deux côtés. C'était pratique pour séparer les internes filles des internes garçons.

La mixité n'était pas à l'ordre du jour. Je n'ose imaginer la situation si un incendie s'était déclaré. Autre possibilité, c'était d'assister au match de football lorsque l'équipe locale jouait. Le gros avantage de cette formule, en plus de voir le jeu, c'était de pouvoir circuler librement, faire des rencontres, fumer.

Il ne faut pas ignorer les fumeurs ou apprentis fumeurs qui profitaient de toutes les possibilités pour tirer trois ou quatre « bouifs » sur la même cigarette tout en guettant une approche suspecte. Les « chiottes » étaient le lieu privilégié...

Je tiens à signaler que tous les déplacements, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'établissement s'effectuaient en rang et en ordre.

Les permissions ou « décale (DKL) » n'avaient lieu que tous les quinze jours. Si nous étions collés nous ne partions chez nous qu'au bout d'un mois, sauf si la retenue était négociable avec l'auteur de la sanction, mais si la punition émanait du surveillant général, la colle était, selon son expression « inerpuissable ».

Les cours d'enseignement alternaient avec les heures d'études dont la plus calme et la plus studieuse était celle du soir.

Cette population d'internes était un microcosme : on y rencontrait le frimeur, le fayot, le débrouillard, l'opportuniste, le cancanier, l'impulsif, le généreux, le médiateur, les passifs, les actifs...

Je me souviens de certains surnoms : les Cobra, la Chenue galopante, Chocolat, Pâte la lune, le Boscot ... Ces appellations ont l'avantage de pouvoir, longtemps après, identifier les personnes, leur visage, leurs manies...

L'internat n'était ni l'enfer, ni le paradis, malgré les différentes contraintes, l'autoritarisme et l'autorité, nous partagions nos passions, nous découvrions l'importance d'une certaine solidarité.

En quelque sorte ce fut une première approche de la vie en société qui nous attendait : le vivre ensemble.

Mes souvenirs André Raix



André Raix a découvert récemment l'existence de notre journal internet, et nous a adressé un texte intéressant sur ses souvenirs de jeunesse. Nous devons être à peu près de la même génération, parce que ce qu'il écrit rejoint mes propres souvenirs. Dans le petit village de Colombiers, entre Saintes et Pons, dans les années 50, tous mes camarades d'école parlaient ou comprenaient le patois, et moi aussi. Mais j'étais le seul à présenter l'examen d'entrée en sixième. C'était une classe unique, avec une institutrice, et lorsque nous étions punis, si nos parents l'apprenaient, la punition était double.

Quant au curé, un nommé Etienne, de Montils, qui nous préparait à la première communion, certains de mes copains gardent encore sur leur derrière la trace de ses semelles. Mais écoutons André.

Bien heureux de découvrir le Boutillon. Comme presque tout le monde ici, j'ai été un bon petit drôle de cette partie de la Charente qui n'est pas tout à fait la Saintonge ni l'Aunis mais qui s'en approche. Mon lieu de naissance à moi, c'est Luxé, à mi-distance d'Aigre et de Mansle. Quand on est à Aigre, on n'est pas loin de la Charente-Maritime.

Je garde le souvenir attendri des voyages que nous faisons chaque été dans la Simca 8 paternelle pour aller rendre visite à Tonton Roger et Tante Elise qui vivaient à La Rochelle. C'était pour nous, enfants, un vrai bonheur. Mon enfance à Luxé fut une période bénie. Jamais je n'ai retrouvé autant de plaisir dans ce qui fut ma vie d'après.

Imaginez un petit village de 709 habitants, pratiquement tous agriculteurs, menant une vie comme on devait la mener depuis des centaines d'années, au rythme de la cloche de l'église. Il y avait des figures pittoresques que nous croisions chaque matin sur le chemin de l'école !

Celle qui m'a sans doute marqué le plus était Fernand, le domestique de la ferme Cailler, qui menait ses vaches au champ hiver comme été, vêtu de la capote militaire et du calot qu'il avait ramenés de son service et qu'il a dû porter jusqu'à l'usure complète. Il y avait aussi la boulangerie Régnac devant laquelle nous passions, et comme nous avions toujours quelques minutes à perdre avant d'entrer dans l'école, nous descendions jusqu'au fournil, attirés par la lumière des flammes du four et aussi par la promesse d'un morceau de pain chaud que Bertin, le commis mitron porte-pain nous donnait généreusement.

Ensuite, nous passions devant l'atelier du maréchal-ferrant Boux, devant la place de l'église. Il y faisait noir, et nous avions un peu peur de nous y aventurer. Puis nous arrivions à l'école. Je suis passé par toutes les classes d'alors, les petits dont était responsable Madame Gruaud qui nous terrorisait, les moyens de la bonne Madame Gasquet qui était pour nous plus une « mammie » qu'une maîtresse, et les grands que Georges Chabanais menait d'une main de fer mais grâce à qui nous progressions sur la longue route du savoir. Ces années d'école furent à ce point si importantes pour moi que je ne les ai jamais oubliées, et je garde pour mes anciens maîtres une reconnaissance qui ne passera pas.

Quand j'étais drôle, dans les années cinquante, les vieux de soixante-cinq ans et plus, parlaient le charentais. Je me souviens que lorsque nous allions à la foire de Luxé ou à celle de Mansle, on entendait les cultivateurs et les marchands de bétail parler le patois. Mais les générations plus jeunes ne pratiquaient plus cette langue. Il restait, bien

sûr, un accent, des intonations, des mots, des expressions, des tournures de phrases héritées d'un lointain passé linguistique, le tout mis à la sauce française. On disait "se déjobrer la goule", mais sans le "jh" guttural typique du parler saintongeais ("saintonjhais").

A la cantine, Madame Bourdier qui faisait la cuisine pour une trentaine de drôles et de drôlesses, nous servait ses "monjettes", alors que les vieux, eux, parlait de "mojhettes". On disait fréquemment d'un enfant remuant qu'il était toujours en train de "nijasser" (et non plus *nijhasser*). Le démonstratif "thieu/thielle/thiellés" était francisé en "queû, quel, quelle, quélés, quellées" : *queû chéti drôle, quelle drôlesse*. Le pronom gardait la forme "queû-là", survivance de "thieu-la-la" : "Doune z'ou à queû la qui n'en voudra".

Progressivement, la vieille langue charentaise s'était affaiblie, grignotée par le français appris à l'école, et sans doute aussi par l'influence de la radio qui commençait à entrer dans les foyers et par le brassage social que causait le service militaire. J'avais quelques copains qui, au grand désespoir de notre institutrice, continuaient de prononcer "ant" la terminaison -ent de la 3ème personne du pluriel : "ils mangent", ou plus joliment encore : "Tê, les v'la qui v'nant".

Un de mes petits copains est mort en 1951 d'une péritonite non soignée. L'hôpital d'Angoulême était à 35 kilomètres et la clinique de Ruffec n'était pas gratuite. Et comme *tout thieu coûtait de la mounnaie, m'en doute*, on avait gardé le drôle à la maison, espérant qu'il guérirait. Hélas, ce ne fut pas le cas. Et j'entendrai toujours la maman qui n'en démordait pas expliquer aux visiteurs, le matin de l'enterrement : "Tourne z'ou, vire z'ou, o l'est le maû qui l'a tué !"

Une de nos vieilles voisines qui passait ses journées à tricoter sans *jhamaïs vouër le bout d'soûn ouvraghe*, nous disait toujours à mon frère et à moi : "Mais est-ô qu'vou' père a pas assez d'arghent peur vous ajheter des souyers, les drôles, que vous marchez de meime à pied de chaussettes ? mais vous allez avouèr des creux dans vous chaussettes, mes pauvres effants!"

Notre institutrice essayait de nous faire renoncer à "monter dans une chaise ou dans une échelle" ou à mettre des pantoufles "dans nos pieds". En hiver, ma grand-mère nous conseillait de "mettre quelque chose dans nos bras", ce qui voulait dire mettre un gilet. Toute mon enfance, j'ai entendu ainsi des mots et des expressions qui sentaient bon une autre époque, une autre forme de société, une autre vie, un peu comme ces ruines qui sont les témoins muets d'un âge disparu. Ces mots, ces expressions, je les ai conservés, mais ce ne sont plus que des vestiges.

Quand je suis entré au Lycée, ce fut en quelque sorte une rupture avec ce petit monde rural de mon enfance. Puis les années soixante ont fait le reste. Ce fut l'entrée dans le monde de la modernité, de la technique, de l'industrialisation à marche forcée, le début de l'exode rural, la fin de tout un monde. La télévision s'est invitée dans les maisons et elle a chassé ce parler savoureux que Raymond Doussinet a si bien évoqué dans ses différents ouvrages. Il restait bien quelques patoisants, mais le temps les a emportés. Comme disait Pierre Dac, parlant de la fuite inexorable des années : "Plus le temps passera, moins on trouvera de Français qui ont connu Napoléon vivant !" Et moins on trouvera de Charentais capables de retrouver quelques mots de leur ancienne langue. Aujourd'hui, *noûs drôles causant étranjher, anguyais ou espagnol, à la mode. O l'est pas peur causer le chérentais qui qu'neûssant s'ment pas. Y z'auriant trop d'jhonte*.

Le coin des fines goules Maît' Piârre

- Jh'en seût ouillée, dit la Mérine.
- Et qu'at-ou don ? Jh' li décit.
- O-l'at, qu'a dit, qu'asteur, quant il organisant des r'pas, i fazant teurjhou des thieûzine qui sont pâ d' cheû nous : repas choucroutes, oub' mouk'll frites, oub' encouère paella. Deurnièr'ment, à Bercloux, o-l'était ine sérée bourguignonne ! Fî d' la mère, s't'elle, jh'avont peurtant de bounes arcettes de thieûzine cheû nous aûte !

- T'à rason, que jh' dit. Pac' que quant a-l'êt en peutrasse, o vaut meû pâ la contrarié.

- Té, qu'a dit, jh'ai ine idée. Jhe vât organisé in r'pas peur les anciens, à Saint-Césaire, et anvec moun émie Sidonie jh'allont fère la thieûzine. Tu vinrâs ?

- Jh' vinrai. Qu'étoû qu' tu vât préparé ?

- Et beun vouélà. O-l'arat daû pineau anvec des amuse-balots. Amprès, des heûtres anvec des saucisses grillées, et daû vin bian, daû Colombard !

- O m' vat, que jh' dit. Et amprès ?

- Jh'ai prévu ine daûbe de beû, que jh'allont préparé trouès jhòrs avant, et qu' jh'allont fère chauffé et réchauffé. Pac' que tu zou sait, toué qu'êt ine fine goule, qu'o faut pâ qu'o séye manjhé sitoût préparé.

- Jhe zou sait. Et anvec thièle daûbe, n'on peurrat bouère in vin de Bourdâ, in Pessac-Léognan. Qu'en penses-tu ?

- Jh'en pense que daû beun ! O-l'arat otou daû feurmajhe de bique, et des caillebottes au cognat. Et beun entendu daû café et daû cognat d' vingt ans d'âjhe.

Elle a rason, la Mérine. Je sens qu'on va se régaler. Mais la *daûbe de beû* à la saintongeaise, savez-vous la préparer ? Je vais vous donner la recette de Goulebenéze. Chisisez de bons morceaux. Et surtout, n'oubliez pas d'ajouter du sucre ! *Daû suk ! Et d' l'avouène de thiûré !*

Sultout, famille de sots, n'allez pas prenre thieu dans les thieusses oub' dans l' cimier : vaurait autant manjher son pain set.

Oh, jhe sais beun, vous dérez thieu l'homme n'y queneût reun, il est pas d' la partie ! Étoû l'affère d'in homme de s'éthiuper de la thieuzine ? Arrêtez in moument, quante n-on aime les bounes affères n-on douet savé coument a s' fazant.

Et premièrement, o faut jholiment de frichti prr' fère ine boune daube ; o l'est pas avec ine live de brr'gosse qu'o vous f'ra sabourer les ballots. Vous f'rez don beun étention qu' voute bouchailloune vous sarve coume o faut. Et prr'nez-me thieu dans les entr'couètes, qu'o l'éjhe de l'ouû in p'tit et dau grâ à la d'mande. Et prr' dessus l' marché o faut qu' l' beu qui l'ant tué séye fin grâ, coume o n'en tue thieu drôle de Richard. Là.

Prr'nez m'en trois liv' pas moins, et vous fout mon billet qu' vous n'en arez prr' de l'arjhent. Là . Avoure, in cot thieu copé en mourçâs, vous allez me zou fout' avec ine liv de lard copé en mijhettes quaziment, et me piâcrer tout thieu su ine couenne. Mettez otout in pied de viâ, ce que vous fazez jhamais, deux kioues d' girof'ye, et ménajhez pas l'égnon, trois mourçâs d' suke.

Ah dau suke, dau suke ! Ham, les carottes dounant dont point n-assez d' douceur ? Non, non, non, jhamais trop qu' vous dis, jhamais trop doux ; cré nation.

Asteur, n'allez pas ménajher l'abijh' non pu : o faut jholiment d'avouène de thiuré et de la sau otout. Arrousez-m'en tout thieu de deux p'tits varr' d'eau-de-vie veille d'in trantaine d'années, avec in varre d'ève et mettez-zou baigner dans thieu vin roujhe de la Pinelle, ou beun encouère dans thiau vin bian qui rajhen'zit d'vingt ans et qu'i ramassant dans les vallées de la Creuzille. Copez d'dans vous carottes, et tâchez qu'a séyissant pas amères coum' dau fiel, o s'rait tout peurdut. Hâ ! Hâ !

Avoure, si vous v'lez pas manjher d' la salop'rie, o l'est l' moument d' fère étention. Allez-vous me fère thieure thielle daube aneut prr' la manjher aneut ? Ah nation dau yâbe, vous f'rez pas thieu teurjhou ! Vous allez me zou fère mijhotter pendant au moins vhuît heures à p'tit feu, qu'o fasse son bouil chà p'tit, chà p'tit jhusqu'à ce que les mourçâs chéyissant quasiment en mijhettes. Et le lend'main au matin – vous m'entendez beun – le lend'main au matin vous zou f'rez réchauffer, pac' que pu ine daube mijhotte, pu alle est boune.

Si vous v'lez l'agrémenter, ramassez ine boune salade de pissenlits et zi mettez pas de l'heûl' des arab'chid', mais de thielle boune heûle de calâs qui fazant à la Feurmighère oub' n'a Pop'grain. Et manjhez zou, gormands, vous vouérez si vous vous en lucherez les babines.

O ya mé de thieuzignières que de bounes. Dépeu qu'o y a pu d' tentes dans thiellés fouères, dépeu que la Guitton de Matha et que les Vinettes de Brizambourg sont pu là, o faut de thié temps se lever de boune heure prr' manjher ine daube coum' jhe n'en manjhions d'aut' cot. Me souvint qu' n-on n'allait à la fouère rin qu' prr' le piasit d' manjher d' la daube de beu.

Aneut encouère, o s' troué thieuq' zendreit vour que n'on peut n'en manjher, mais i sont râles Vour étout qu' n'en ai encouèr' manjhé ? Pas pendant la yerre teurjhou, fi d' la mère, brr'nocion, parlez poin d' thieu ; o l'arait autant v'lu manjher dau caioutchout oub' de la corne. On ne fait reun avec reun et ne f'rai poin-n-enchéri zeu salop'rie d' frigo.

Avoure, o peut b' se trouver quo l'éyisse thieuq' z'endreit que jh' queneû poin vour que n'on trou-t-encouère à manjher ine boune daube ; ne demand'ris pas meûx que de zou approuver. O n'est fout' poin déficile ; thiellé-là-là qu'avant la peurtenion de n'en faire de boune n'avant qu'à m'inviter à déjhuner, seû de boune mâche, vous savez. Jhe tirerai teurjhou moun écot !

Goulebenéze

Ancien chef-popotier au 6e chasseur à ch'vau

Jh'en seût ouillé : j'en ai marre.

Thieusse : cuisse.

Beurgosse : mauvaise viande de mouton, de vieille brebis.

Sabourer les ballots : saliver.

Mijhettes : miettes, petits morceaux.

Avouène de thiuré : poivre.

Sau : sel.

Ève : eau.

Heûle de calâs : huile de noix.

Le Moulin de Popegrain, entre Brizambourg et Burie, fabriquaît de l'huile de noix avant la guerre, avant de devenir un restaurant. Le nom viendrait du grain qui a été moulu pour faire le pain ayant servi au pape quand il est venu à l'abbaye de Fontdouce.

Se trouver à l'adon : se trouver là au bon moment

Mon subiet Jhustine

A peine si jhe peuvé marché
Que jh'couminçé t'à n'en rêvé
Pace qu'ol é pâ reun' thieu l'enghin
O fet minme démarré lé train
Quand lé gendherme l'fazant marché
Lé ghensse se mettant'à trembié
Et d'un seul cot, mine de reun'
Le chasseur fet r'veni son cheun'
Su lé bateau, à c'qui paré
Tout l'monde obéit' au subiet
Jh'avé compri qu'peur ête in' houmme
Reun v'let meu qu'un subiet, en soumme
Alors, à mon père jh'é d'mandé
D'm'ach'té un de thié bia Subiet
Qui dit tu sara qu'dans la vie
O faut tout mérité mon fi
Débrouille te dont peur feire marché
Ce que la nature t'a douné
Jhe lé zé t'y supé mé det
Dan ma goule, cheurché l'boun' endret
Pire qu'ine cagouille, jh'en é bavé
Mais jh'avé bia torsé la goule
Ou la pincé coume un thiu d'poule
Jamais, jamais un son n'sortet
Mais jhe m'seu pâ découraghé
Et un bia jhour, l'miraquyie é v'nu
Bin sur o fazet pâ grand brû
Alors, à longueur de jhornee
Sans m'en lassé, jh'buffé, jh'buffé
Et même sacqué sous lé ballin
Jhe r'couminçé de bia matin
Et pis, sans me sarvi d'mé det
Un bia jhour, enfin jhe subié

Jhe peut vous dire que lé vouésin
Avant qu'neussu tout lé refrain
Qu'étiat de mode dans thieu temps là
Jhe fazé mé d'brut qu'lé z'osia
Et devant lé drôlesse, dé cot
Jhe paradé coume un perot
En subiant dé chanson d'amour
Ou l'on jhure qu'on s'aim'ra toujhour
Mon subiet, jhe l'é bin aimé
Mais un biâ jhour, i m'a lâché
Alors i v'nant d'me faire cadeau
Ranghé dan'ine boîte coume o faut
D'un subiet, coume jh'avé d'mandé
Un jhour, à mon père de m'ach'té
Si par hasard, mon petit fils
Monté dessus mé gh'neuil me dis
Qu'ét'au qu't'as dont trouvé d'si beau
Qui pendeuille, là, su ton jhabot
Jhe dirai thieu qu'é su mon thieur
O vaut mé qu'la Légion d'Honneur
Et quand mon bet rest'ra feurmé
Qu'mon charcois veura pu boughé
Conte moi, ranghez le coume o faut
Peur ête sur que devant l'porteau
Quand jh's'ré rendu'au Paradis
Jh'veux pas qu'o seye n'importe qui
Qui s'présente veni me cheurché
Jhe doneré un grand cot d'Subiet
Saint Piârre s' dira thieu gâ là
O faut pas l'laisé pianté là
Sur qu'olé t'un brave Saintongheais
Jhe l'é r'queneussu t'à son Subiet.

La fête du milla 2015 Benjamin Péronneau

Il faisait très beau, en ce dernier dimanche de septembre, pour la fête du milla ET de la galette charentaise. Corine Pioffet avait bien fait les choses, et le public est venu en nombre.

Dehors, les jeux eurent beaucoup de succès, le boulanger a fait marcher son four, et le rémouleur, comme l'an dernier, a proposé ses services. Quant aux tartines de Corine, elles étaient délicieuses.



J'ai eu la surprise de retrouver mon ex-épouse Rosalie, avec laquelle j'ai été marié pendant quelque temps, grâce au Fî à Feurnand (voir Boutillon n° 32).

Apparemment, elle ne m'en veut pas trop de l'avoir quittée pour une

plus jeune.

L'après-midi fut consacré aux patoisants, avec des nouveaux participants de grand talent. Le public s'est régalé à les entendre causer patois.

Maît' Piârre, qui assurait jusqu'alors la présentation du spectacle, a passé la main, en douceur (ou en douce), à son ami Nono saute palisse (Bruno Rousse).

Vous pouvez voir les petites cagouilles du groupe Aunis-Saintonge, en cliquant :

[Les p'tites cagouilles](#)



Un dessin de Jean-Claude Lucazeau

On a l'habitude de voir Jean-Claude Lucazeau à travers ses dessins humoristiques en première page du Boutillon ou dans ses ouvrages sur les « Saintongeais qui font de la résistance ». Mais *thieû biton* a plusieurs cordes à son arc : il est aussi dessinateur, peintre, il a réalisé des croquis d'Assises dans les Cours d'Appel de Poitiers et Bordeaux, il a participé en tant que dessinateur d'actualité à des émissions à la télévision. Et il écrit. Un jour peut-être, vous découvrirez son humour dans un de ses textes écrit pour notre journal.

Voici une encre réalisée sur le vif, il y a peu de temps, à Port d'Envaux.



La Société d'Ethnologie et de Folklore du Centre-Ouest (Sefco)

Jacqueline Fortin



- Création du premier *Subiet* à Matha (journal patoisant) le 1/11/1901.
- A Noël 1959, *Le Subiet* disparaît après **soixante ans d'existence**.
- Création de la **SEFCO** (Société d'Études Folkloriques du Centre-Ouest) en novembre 1961.

Son rayon d'action couvre les départements de Charente, Charente-Maritime, Deux-Sèvres, Vienne et Vendée (anciennes provinces de Poitou, Aunis, Saintonge, Angoumois).

Les buts en sont de rapprocher tous ceux qui s'intéressent aux questions de Folklore et d'Ethnologie, de susciter la recherche des traditions, des faits : l'étude de documents recueillis, leur conservation, leur publication.

Pour atteindre ses buts, l'Association envisage la constitution d'une bibliothèque et la parution d'un bulletin. En avril 1962, la première édition de la revue SEFCO n'a pas de patois. En octobre 1965, le patois arrive dans la revue et s'appelle de nouveau *Le Subiet*.

Siège social : Le 8 mars 1989, Maison de Jeannette, 51 rue de la Garousserie à St Jean d'Angély.
Tél : 05 46 32 03 20. sefco17@wanadoo.fr

La revue :

Aguaine publie en français des études ethnologiques, des documents d'histoire locale, des coutumes et traditions populaires, des souvenirs et témoignages individuels, des chroniques sur l'activité culturelle et la bibliographie régionale.

Le Subiet sert de lien entre tous ceux qui sont attachés aux parlers de nos provinces. Rédigé dans les diverses expressions des patois du Centre-Ouest, il offre des récits : histoires, contes, poésies et n'hésite pas à égratigner l'actualité.

Les éditions ponctuelles : Une bonne quinzaine.

Hors abonnement, la SEFCO a également édité :

- **ANTHOLOGIE, de Guillaume de Poitiers à Burgaud des Marets** (présentation et commentaires de Jacques DUGUET),
- **ANEUT CHEZ D'AUT'FOUÉS. Souvenirs de vacances d'un jhène pésan** (Docteur Roger SOULARD),
- **MÉDECINE VÉTÉRINAIRE TRADITIONNELLE dans le Centre-Ouest** (Mme FOURNIER),
- **LES TEMPS HÉROÏQUES DU CINÉMA dans le Centre-Ouest** (Charly GRENON),
- **ANNÉE ROMANE** (Jacques DUGUET) *,
- **LA GROUSSE OUVRAGHE** (Une année de travaux dans une ferme du Poitou), (Robert BEAU) (épuisé).

* Remarque de Charly Grenon : « Le numéro Année romane » n'a pas été édité hors abonnement, il constitue la troisième livraison du tome X de mai-juin 1976, et le premier à porter le titre Aguaine. Ce n'est pas Jacques Duguet qui l'a réalisé, mais Votre Serviteur, en tant que rédacteur en chef de la Sefco. J'ai demandé à Jacques Duguet, seul à pouvoir le faire valablement, de faire l'historique tu terme Aguaine ».

- **GLOSSAIRE DES PARLERS POPULAIRES DE POITOU, AUNIS, SAINTONGE & ANGOUMOIS** Tome 1 lettre A à D paru en 1999 ; Tome 2 lettre E à M paru en 1993, Tome 3 lettre N à Z paru en 1994 ; Tome 4 rajouts paru en 1999.

- **LEXIQUE FRANÇAIS / POITEVIN-SAINTONGEAIS**, 2005, fruit de trente années de collecte, menée par plus de deux cents adhérents, dans l'ensemble des cinq départements, sous la direction d'Ulysse DUBOIS, Jacques DUGUET, Jean-François MIGAUD et Michel RENAUD.

- **SAVEURS DES METS... SAVEUR DES MOTS...** (Charly GRENON), éd. SEFCO (épuisé).

- **COTS DE SUBIET**, choix de textes en Poitevin-Saintongeais : tome 1 (de 1965 à 1980) paru en 2000. tome 2 (de 1981 à 1989), paru en 2005.

- " **LE PILOT** " des 12 premiers numéros du **Subiochon**, 2001.

La SEFCO poursuit inlassablement son œuvre de valorisation du patrimoine ethnologique et langagier ; pour ce faire elle organise :

- **Un congrès annuel**, est réalisé à tour de rôle dans les cinq départements :
Le 52^{ème} en 2015 s'est déroulé à Saint Hilaire la Palud.

- **Un colloque d'ethnologie et de dialectologie**, bisannuel, aux thèmes variés, le 14^{ème} a eu lieu à St Jean d'Angély avec le thème « Apprentissage – Transmission - Initiation ».

- **Un Festival annuel de Théâtre patois** à St Jean d'Angély : lieu des réunions des troupes de Poitou-Charentes pour encourager la création de pièces de théâtre et inciter les jeunes à participer.

- Des matinées patoisantes :

- ° Goulebenéze se déroulera le 23 janvier 2016 à Saintes
- ° Odette Comandon s'est déroulé à Gondeville (16) le 3 octobre 2015
- ° Paul Monteau s'est déroulé à la Brée (17) le 14 novembre 2015
- ° Chapelot se déroule à Balzac (16) le 28 novembre 2016

- Par un « **centre de ressources** » à la Maison de Jeannette, lieu de vie de l'association, outil de travail pour les bénévoles, les particuliers, les étudiants, les chercheurs, les troupes de théâtre : salle de réunion, bibliothèque, archives, vieux objets de la vie quotidienne (un poste de travail rémunéré à la maison de Jeannette).

- **Par un site Internet** : création en 2006 avec la participation de Maire-Paule Raimbault et Pierre Collenot, et les mises à jour par Alain Deliquet.

- Par la participation à la **commission** du Poitevin saintongeais au Conseil Régional à Poitiers

- Par la communication avec les journaux, les radios (*la fricassée* de MELLE avec Mme Mitton, émissions en poitevin saintongeais).

Kétoukolé Jhoël



Pendant pas mal de temps j'ai gardé cet outil en fer, relativement imposant (1,25 m de long pour plus de 5 kgs) au milieu d'un certain nombre d'autres laissés par mon grand père sans savoir pour autant à quoi il pouvait bien servir.

C'est une visite au musée de la marine de Rochefort qui un jour m'a donné la clé du mystère. C'est une bisaiguë (vient du latin biseca deux tranchants). C'est un des trois outils, emblème des compagnons charpentiers.

Ne sachant pas, j'y avais même emmanché auparavant par ignorance un petit manche en bois dans la douille pour faire plus outil. Et c'est bien après que j'ai su que c'était un bizutage classique réservé aux apprentis charpentiers "expédier l'apprenti chercher un manche à bisaiguë", car en théorie il n'y a pas de manche.

Pour ce Kétoukolé qui n'a pas laissé non plus nos lecteurs indifférents, nous avons reçu plusieurs bonnes réponses, toujours difficiles à départager.

Dans l'ordre d'arrivée, nous avons du avoir Christian Maitreau qui écrit par ailleurs dans le Boutillon. Sa réponse jointe est parfaite : "Cet outil est une bisaiguë ou bisaigüe, outil de charpentier formé d'un ciseau à bois pour tailler des encoches dans le fil du bois, couplé à un bédane, ayant pour rôle de travailler de grosses pièces de bois ou de réaliser des mortaises".

Puis nous avons reçu celle de Jacques Edmond Machefert qui précise : "Il faut dire que je n'ai pas de mérite, l'objet figure sur le site « Autrefois Breuillet » (<http://www.breuillet.net>) à la page réservée aux métiers. D'autre part, j'ai en commun avec un personnage célèbre d'avoir eu un père charpentier, je connais donc cet outil : la bisaigüe.

Ensuite c'est Guy Bernard du musée de Clion qui nous a fait un petit mot d'écrit en patois.

> *Qu'é t ou qu'o lé?*

> *Jhe pense et jh'en seu sur que thieu l'outi et ine "BISAIGUE".*

> *In engin à manier à deu main per fére des entaille dan lé bois d'charpente. In outi de charpentier per fére des mortaises.*

> *Les deu bout devant ete prime coume in razour et quant y sarvan pas sont encapuchouné dan in balasson de penille pien de grésse*

> *Au mitan o l'é la pouniée per ine main, l'aute main sart a tenit l'outi in p'tit pu haut en dessouc l'aute taillant.*

Finalement c'est la fameuse cousine Jhanine qui également a trouvé la bonne réponse.

Pour compléter votre information sur la bisaigue, je vous propose :

- de visiter l'extraordinaire musée des vieux outils de Vervant (voir article dans ce même journal Boutillon). Mr Labbé vous fera découvrir les bisaigues marine qui ont une gouge à la place du bédane (l'objectif étant de faire des mortaises aux angles arrondis pour limiter les possibles cassures d'angles liées au tangage, roulis,...) ainsi que toute une série de bisaigues piochons,

- différents sites à consulter et vidéos à visionner sur la façon dont on utilise cet outil :

<http://www.charpentiers.culture.fr/lesoutils/outilsdetailage/bisaigue>

<http://www.mot.be/w/1/index.php/Reading/NotesSurTroisOutilsAnciensDuCharpentier>

<https://www.youtube.com/watch?v=VCdJJgFd8I>

Et maintenant, un nouveau Kétoukolé : quel est l'usage de cet instrument ?



Des kangourous en Charente ? Jhentit d' la Vargne (Gérard Sansey)



Il y en a qui racontent qu'il y a de plus en plus de loups en France. Jhentit d' la Vargne, lui, affirme qu'en Charente ce sont des kangourous que l'on aperçoit. Certains diront que *thiaû biton o-l'é in gâ daû midi, pusqu'i vint daû pays Gabaye*, en Nord-Gironde. Et de ce fait, il a tendance à exagérer.

Moi je le connais bien, puisque nous avons fait plusieurs spectacles ensemble sur Goulebenéze, notamment dans son pays. Alors s'il affirme qu'il y a des kangourous en Charente, *o faut le crère*. Il n'a pas l'habitude de raconter des mensonges.

Mais le mieux, c'est que je lui passe la parole. Cliquez ici : [Jhentit de la Vargne](#)

Maït' Piârre

A propos de ...

Des émeutes de Varaize

L'article de Jhustine paru dans le numéro 43 a suscité plusieurs commentaires. En voici deux qui méritent notre attention.

Éveline Métivier

Je reviens sur ce n° 43 et sur l'article de Jhustine "Les révoltes de l'automne 1790 : l'émeute de Varaize". Il se trouve que dans les archives familiales il y a comme un petit cahier qui raconte avec moult détails l'affaire et type compte rendu de greffier. Bien évidemment dans la famille on ne sait rien de ce cahier (en parfait état) mais en le lisant j'ai bien trouvé le nom d'un Bénéteau (c'est mon patronyme sur SPdJ et certains étaient sur Varaize au village de Courpéteau à cheval sur les deux paroisses/communes).

La phrase est la suivante : "décret de prise de corps, par nous rendu contre les Sieurs Bernard, Benéteau et Laplanche, accusés de contravention aux Décrets de l'Assemblée nationale concernant le paiement des droits féodaux".

Je te joins la 1ère page et la dernière du document en ma possession et les transcriptions que j'en ai fait.

Est-ce qu'un spécialiste dans l'équipe pourrait me dire à quoi correspond exactement ce document, voire me renseigner d'une façon ou d'une autre.

Nota : on ne site ni le lieu la pointe à Latierce ni le village du Tertre qui serait plutôt du Tartre je pense.

Il est vrai que l'info a pu être collectée par la suite auprès des villageois.

Je n'ai pas pu mettre les documents que m'a envoyés Éveline, mais les lecteurs qui sont intéressés peuvent les demander en m'adressant un message (mon adresse courriel est en dernière page), ou mieux en demandant directement à Éveline : metivierjy-e@wanadoo.fr

Maït Piârre

Jean-Michel Hermans

J'ai retrouvé une feuille que j'ai copiée il y a une quinzaine d'années, tirés d'un ouvrage de Denys d'Aussy. C'est un peu plus détaillé que les quelques lignes passées dans le Boutillon :

La comtesse d'Amelot établit le 20 avril 1760 Pierre Latierce régisseur de la seigneurie de Varaize. Il est né en 1732 près de Laon, il épousa Jeanne Clerjaud le 9 septembre 1761 âgée de douze ans et deux mois (la loi romaine fixait l'âge de la nubilité). Il fut maire de la commune sous la Révolution.

Pierre Latierce aurait tiré des coups de fusil sur des maraudeurs. Il était détesté par les paysans.

L'Assemblée nationale décréta l'abolition des droits féodaux. Les paysans estimèrent que les rentes foncières n'étaient plus dues non plus.

Un avocat dénommé La Planche résidant à Varaize excita la population. Latierce voulut expliquer aux habitants qu'ils devaient toujours payer les rentes foncières.

Il fut accusé par Laplanche de défendre l'aristocratie et trahir la cause du peuple. Sur la proposition de Laplanche Varaize adhéra à la ligue des communes qui s'étaient engagées à s'opposer par la force au paiement des rentes seigneuriales.

L'administration du district de Saint-Jean d'Angély ordonna l'arrestation des émeutiers. Deux brigades de la maréchaussée et un détachement de chasseurs bretons, alors en garnison dans la ville, furent chargés d'escorter l'huissier qui avait pour mission d'arrêter La Planche et son acolyte un dénommé La Brousse.

La Planche fut arrêté. En sortant de Varaize les soldats reçurent quelques décharges de fusil. Ils ripostèrent et trois femmes et deux hommes furent tués.

On sonne le tocsin. Des émissaires sont envoyés dans les communes alentour pour appeler les habitants à se soulever. Latierce cherche à se réfugier à Saint-Jean d'Angély. Arrivé au lieu-dit le Pont Achard, il fut intercepté par les habitants de Fontenet accourus au son du tocsin. Ils le ramenèrent à Varaize.

On lui passa la corde au cou et on s'apprêtait à le pendre aux ailes d'un moulin lorsqu'on fit remarquer qu'il serait bon de l'échanger contre La Planche.

On l'enferma dans un « têt » à goret pour la nuit. Le lendemain, environ 1 200 à 1 500 personnes armées pour la plupart de bâtons arrivèrent à Saint-Jean en emmenant Latierce. La municipalité prit peur et au lieu de faire appel à la Garde nationale et aux chasseurs bretons, elle remit La Planche en liberté qui fut ramené en triomphe place Matha. On demanda en échange la remise de Latierce mais la foule refusa de le rendre. La Planche laissa faire.

Personne ne voulait écouter les officiers municipaux ... Chacun se faisait fort d'asséner un coup de bâton au malheureux La tierce à moitié assommé.

Une seule voix s'éleva pour tirer le malheureux à la vindicte populaire, celle du curé de Ternant, un nommé Izambard. Il chargea Latierce sur ses épaules et le transporta dans une maison voisine. La porte est enfoncée et Latierce reçoit le coup de couteau qui met fin à sa longue agonie. A la nuit la municipalité le fait enterrer dans le cimetière Saint Eutrope.

Cet événement eut un grand retentissement dans tout le pays. H. Taine dans "Les origines de la France contemporaine. Paris Hachette 1878-1885" signale l'assassinat du maire de Varaize comme un fait caractéristique de la période révolutionnaire.

Qui a écrit ce poème ?

Je l'ai trouvé dans un vieux Subiet. C'est signé Guy Noël. Un indice : *thièl' houme, qu'é pâ in biton d' l'ân-née*, écrit dans le Boutillon ... mais sous son vrai nom !

A l'écolier

Élève, toué
Thi va sans ête las
En marchant dreit
Et beun au pas

Cours vars l'école !
S' tu prends dau r'tard
Ton temps s'envole,
Coume l'osiâ thi part.
Alors ton maïte,
Mécontent, s' fâche
Et te dit : « Petit ête,
Sèjhe pas lâche !... »
Guy Noël

Les vieux outils de Monsieur Labbé

Jhoël

Ce Mercredi 26 Août, j'oublie un instant la grosse poussée de cèpes en cours pour, avec l'ami Guy Chartier (alias Jhustine pour la scène), aller visiter le fameux musée « Au bon vieux temps » installé à Vervant (17400).

La grande grille en fer forgé est ouverte, et c'est le propriétaire Guy Labbé qui nous accueille.

Une fois les présentations faites, Guy Labbé nous rappelle comment sa passion des vieux outils a démarré. Son père était exploitant forestier du côté de Gémozac, et dès 12 ans (il y a donc de cela 68 ans), il s'était mis à aller fouiller dans ce qu'il appelle des trous de carrières. Dixit Guy, à l'époque chaque propriétaire récoltant en fonction de son imposition devait déposer, rendu sur chemin, une certaine quantité de pierres cassées, sous forme de petits tas tout au long des endroits à ré-empierrier. Pour ce faire, les récoltants creusaient des trous dans le sol pour extraire les pierres, concassées par la suite. Mais ces trous servaient alors de déchetterie locale et bien entendu sans tri sélectif. Et c'est là que Guy a commencé à découvrir des trésors sous forme d'outils usagers dont tout le monde se débarrassait dans la nature, et sans état d'âme à l'époque.

En 1973, Monsieur Labbé est venu s'installer dans cette belle ferme de Vervant qu'il habite encore aujourd'hui.

Comme son père, il a continué le métier d'exploitant forestier (abattage, débardage, élagage, transport,...) qu'il connaissait bien, mais en se dotant de moyens modernes dont l'achat en 1971, du premier tracteur forestier articulé de la région.

Il a alors travaillé avec toutes les grosses entreprises de bois locales, dont les nombreuses scieries qui gravitent autour du Val de Boutonne recouvert de peupliers.

A 58 ans c'est la retraite, et après avoir laissé l'affaire à son fils, il passe alors la vitesse supérieure au niveau de la découverte et le retapage de vieux outils, passion qui ne l'a pas quitté depuis sa plus tendre enfance.



Il part loin, recherche des outils de toutes sortes et en particulier les rares, les insolites,..., il les remet en état, mais seulement après avoir fait des recherches documentaires

(les livres uniquement, pas d'Internet), pour être bien certain de ne pas se tromper sur l'usage, la fonction véritable, le comment c'est monté, le comment c'était utilisé...

Pour cela, il passe des jours, voire des nuits dans sa vraie forge, et sa vraie menuiserie toutes deux de belles dimensions.

Aujourd'hui le résultat est probant avec plus de 46 corps de métier concernés par les différentes pièces et bâtiments de son musée, dont 18 pour les seuls métiers du bois qui restent bien entendu ses préférés.

Tout est en parfait état, aligné, étiqueté, avec des couleurs chaudes pour le bois, et bien souvent rutilant pour les lames en acier.

Il a un amour profond pour ces outils qui en sus de leurs particularités (marque, poinçon, forme ou autre élément décoratif), ont à son sens chacun une histoire propre, une

âme, et étaient à l'époque très personnels, telles par exemple les haches, ou autre outils d'artisans ...

Notre visite a commencé au rayon alimentaire, avec toute une série d'élégantes haches à pain de sucre qui aidaient à la découpe de pains de 7 kg à l'épicerie du coin, et ce jusqu'à la fin de la dernière guerre. Puis on rencontre les hachettes à pains de glace, les barattes, les fers à papillotes, les fers à gaufres ...

Après on découvre les superbes outils des tonneliers, menuisiers, faits pour la plupart avec des jolis bois durs et



veinés tels que le cormier, le chêne vert (jabloires, doloires, asses de rognage, herminettes, rabots de toutes sortes et de toutes formes, scies, planes ...), outils pour la taille des carrosses, des jougs de bœufs ...

Impossible de tout vous décrire, tant c'est

dense, mais il y a aussi des engins qui foutent un peu la trouille, telle que cette série de coupe-marcs d'une grande dangerosité de par leurs immenses lames aiguës comme des rasoirs, et qui pourraient faire le bonheur d'une équipe de révolutionnaires. Au niveau des tranchants, on trouve également des coupe-paille, coupe-foin, des haches coupe-prés, des haches et hachereaux gauchers, droitiers de tous modèles, des longs émondoirs pour couper les branches, une faucille à sape pour gaucher de plus d'un mètre d'envergure,...

Après bien des arrêts tous plus passionnants les uns que les autres, on arrive aux pics à loups, pièges à loups, à ours, fouènes, filets de pêche,... et une multitude d'engins agricoles garés sous un hangar et tous en parfait état de fonctionnement.

On termine la visite, par une pièce où l'on trouve des bascules diverses, des vieilles presses d'imprimerie, des outils pour la vigne (taille greffons,...), pour le vin (rinces bouteilles, machine à fouets pour coller les vins,...), ainsi qu'une charrette de rémouleur, une draineuse en bois.



Enfin, on est revenu à notre point de départ, et Monsieur Labbé se prête alors aux nombreuses questions complémentaires qui dans notre cas ne manquent pas.

Sur un panneau près de son bureau on trouve des articles de journaux le concernant, dont celui relatif à un prix Rotary qui lui a été remis, il y a trois ans.

Se trouvant sur le passage de Saint Jacques de Compostelle, Guy a eu la délicatesse de construire à proximité de son portail un joli petit abri d'accès libre et tout fleuri pour les pèlerins.

Visites guidées sur réservation uniquement :

05 46 59 94 38

Au bon vieux temps 12 rue de la Boutonne 17400 Vervant.

Thieûqu' dates à r'teni Maît' Piârre

Théâtre de Gondeville

Samedi 27 février 2016 à 14 h 30 et dimanche 28 février 2016 à 20 h 30, au Foyer rural de Gondeville :

Noël au balcon: pièce en Français de Didier Paillet et de l'atelier écriture du foyer théâtral de Gondeville.

Le boutillon de Paulette : pièce en patois charentais de Nono Saut' Palisse.

Pierre Dumousseau et son équipe

Dimanche 13/12 à 17h00 "Récital poèmes de Gaston Coute" (adaptés en Saintongeais) Ancien Presbytère 16 Chalais.

Dimanche 20/12 à 15h00 "Spectacle: J'ai rendez-vous avec vous" (Brassens conté et chanté) Salle des Fêtes 17 Saint-Dizant-du-Gua.

Vendredi 08/01/2016 à 20h30 "Spectacle J'vous ai apporté des chansons" (Jacques Brel) Espace Blanchard 17 Saintes

Samedi 30/01 à 20h30 " Spectacle J. Brel" Salle des Fêtes (dans le cadre des Scènes Nomades) 79 Chail.

Les Durathieurs d' Jhonzat

O faût acoubié Beulinot ! Georges Belluteau
Ché lés aûte o fêt bin rigolé. André Bérieur

Entrée : 8 euros. Gratuit pour les moins de 16 ans.
Réservation : 05 46 48 12 23

MORTIERS (17). Dimanche 3 Janvier 14h30
CHEPNIERS (17). Dimanche 10 Janvier 14h30
ROUFFIGNAC (17). Dimanche 17 Janvier 14h30
ST-AIGULIN (17). Dimanche 24 Janvier 14h30
MALAVILLE (16). Samedi 30 Janvier 20h30
PLASSAC (17). Samedi 6 Février 20h30
PLASSAC (17). Samedi 7 Février 14h30
CLERAC (17). Dimanche 14 Février 14h30
ST-CÉSAIRE (17). Dimanche 21 Février 14h30
GEMOZAC (17). Samedi 27 Février 20h30
GEMOZAC (17). Dimanche 28 Février 14h30
MONTILS (17). Dimanche 6 Mars 14h30
VŒUIL et GIGET (16). Dimanche 13 Mars 14h30
REIGNAC DE BLAYE (33). Samedi 19 Mars 20h30
REIGNAC DE BLAYE (33). Dimanche 20 Mars 14h30
MATHA (17). Vendredi 25 Mars 20h30
BAIGNES (16). Vendredi 1^{er} Avril 20h30
BAIGNES(16). Dimanche 3 Avril 14h30
NEUILLAC (17). Dimanche 10 Avril 14h30
ST-LAURENT de COGNAC (16). Dimanche 17 Avril 14h30
JONZAC (17). Vendredi 22 Avril 20h30
JONZAC (17). Samedi 23 Avril 20h30
JONZAC (17). Dimanche 24 Avril 14h30

Matinée Goulénéze

Le 23 janvier 2016 à partir de 14 h 30 au théâtre Geoffroy Martel à Saintes. Participation de nombreux patoisants.

Groupe folklorique Aunis-Saintonge

Le 12 décembre : les petites cagouilles participent à l'animation de décembre en fête de 15h à 15h30 place Bassompierre à Saintes.

Les 30 et 31 janvier 2016 : 12^{ème} festifolk ; bal folk le samedi soir, et spectacle folklorique le dimanche avec le groupe Aunis-Saintonge et 2 autres groupes folkloriques français.

Saint Brice en Charente

Salon du livre le 23 et le 24 janvier 2016.

Archives de Jonzac

Le programme 2016 n'est pas arrêté. Dès que nous l'aurons, nous le ferons figurer sur la page Facebook du Boutillon.

Arts-terre

Vendredi 15 janvier 2016 : veillée « écozillage de noix » à la distillerie Bégaud, à Villars les Bois.



On va préparer les noix pour faire de l'huile de calâ (de l'huile de noix), on racontera des histoires, on chantera, jh' manjh'ront ine goulée et jh'bouéront daû vin bian ! Et en plus nous aurons nos amis de Radio Chrétien de France (RCF).

Antenne Loisirs Nature et Patrimoine (ANLP)

L'Assemblée Générale d'ANLP 2015 aura lieu le samedi 13 février 2016 à 11h à la salle des fêtes de St Sulpice-de-

Cognac.

Elle sera suivie de la remise des Prix Orchidée et Phylloxéra et d'un repas pris en commun, puis d'une conférence de José Gomez de Soto sur « l'Histoire des Santons et des Gaulois du Centre-Ouest ».

Saintonge dorée

Le 27 décembre, au Musée des Cordeliers à Saint-Jean d'Angély, visite en famille, grande chasse au trésor. 4 euros par personne ; tarif réduit : 2,50 euros.

23 et 24 janvier 2016 : stage clown. Contact : Maison du chat bleu à St Savinien : 09 77 64 32 35. Formation ouverte sur 10 jours en 5 week-end, sous la conduite d'Anne Danais. Tarif : 360 euros + 16 euros de cotisation annuelle.

28 janvier 2016 à 20 h 30 : Yannick Jaulin, conteur. Salle Aliénor d'Aquitaine St Jean d'Angély. Tél 05 46 59 41 56.

<http://www.saintongedoree-tourisme.com/>

Les Éfourneiges

- marché de Noël le 20 décembre, salle polyvalente de Semussac avec un marché artisanal et fermier. de 9h à 18h avec animation folklorique.

- loto le 31/01/2016 salle polyvalente de Semussac à 14h30.

Les buzotiâs d' Jhonzat

Après une année de mise en sommeil, la troupe de théâtre des Buzôtiâs reprend la route, sous la houlette d'in houme conséquent que jh' queneût bin, Philippe Mimeau. L'ancien Président, Francis Denis, a passé le relais, mais continuera à assurer les intermèdes.

Quatre pièces au programme : Jhe tuons noute goret, Rapiât et dûr-à-thieûre, Cyril Gouldebot et Ughène a la piâtrelle.

Entrée : 7 euros, gratuit pour les moins de 15 ans.

Contact : 05 46 91 17 59 ou 06 60 45 05 04.

10 janvier à 15 h : Tugéras Saint Maurice

6 février à 21 h : Saint Germain de Vibrac

21 février à 15 h : Mirambeau

28 février à 15 h : Semussac

12 mars à 21 h : Pouillac

10 avril à 15 h : Villexavier

Nos lecteurs nous écrivent

Maît' Piârre

Beaucoup de commentaires, et malheureusement nous ne pouvons pas tous les détailler. Tous les thèmes développés dans le Boutillon n°43 ont été appréciés par nos lecteurs, chacun ayant sa préférence pour tel article plutôt que tel autre. Nous avons quelques critiques et suggestions, ce qui est très bien, et montre que nos auteurs doivent continuer à promouvoir la qualité pour que notre journal continue à se développer.

Certains nous proposent des textes. Je les incite à les envoyer directement sur mon adresse courriel :

pperonneau@orange.fr

Steve, de Dorchester

J'ai une maison en Charente comme d'autres nombreux compatriotes en Angleterre. Peut-être je peux envoyer un article en anglais sur les Anglais de la région et le comment on y intègre et vit ?

OK Steve. Mais un texte court sur une colonne, avec traduction française dans la colonne d'à côté.

Armelle, de Montréal

Je vais vous envoyer un texte sur les canadiens charentais au Québec.

Merci d'avance, Armelle. Envoyez-le moi directement.

Patrice, de Montréal

Un des meilleurs numéros. Comme l'on dit à chaque nouvelle parution.

Je sortais l'autre jour la phalle à l'air mon Boutillon sur le bras et je pensais : pourquoi ne pas écrire moi-même un article sur les expressions québécoise et la similitude avec Vendée, Poitou... À la revoyure.

D'après ce que je crois savoir, « la phalle à l'air » c'est le col déboutonné, sans foulard. C'est bien ça ? Mais bien sûr écrivez, cela pourrait faire un article sympa.

Lucie, de Rochefort

Je ne sais pas si vous mesurez la portée de votre journal, mais c'est exponentiel. J'ai beaucoup d'amis éparpillés dans la Charente et autour, et quasi tous sont des lecteurs du Boutillon. Du coup débattre sur les articles donne lieu à de jolis sujets de conversation.

PS : Ayant des migraines je voudrais essayer votre recette avec la crotte de bique. Mais où trouver une bique? Merci.

Chiche pour la bique, Lucie. Si un lecteur en a une à lui proposer, qu'il se fasse connaître ...

Médecines et remèdes

Cet article a connu un beau succès. Outre Lucie de Rochefort, citons :

François de Aigre : J'ai essayé la chausse de laine (remplie de cendre chaude) et cela a calmé mon mal de gorge. Merci docteur Boutillon !

Anne-Marie d'Aulnay : En tant que préparatrice en pharmacie, j'aime beaucoup vos articles sur Médecine et remèdes d'autrefois. Je vais essayer de donner de la crotte de bique au lieu du doliprane la prochaine fois.

Vous croyez que la Sécu va marcher ?

Quant à Jacques, de Pretoria, il nous dit : Le meilleur remède contre le mal du pays à tous les Charentais expatriés : un bon Boutillon !

Paul de Saintes : J'avais beaucoup aimé dans le précédent numéro la page sur Doussinet. Je trouve que

l'article sur la médecine et remèdes manque d'illustration. Par exemple en parlant de Paul Monteau, vous auriez pu afficher <http://www.cfdrm.fr/Monteau-Paul-Publicite.htm>

Ma grand-mère possédait tout un carnet de vieilles recettes de médecine à l'ancienne, si cela vous intéresse, je peux vous en scanner quelques pages.

D'accord Paul je veux bien pour les recettes.

Un bon thiuré saintonjheais

Sylvie de La Mothe St Heray : In bon thiuré saintongheais, cela est frustrant de ne pas voir le visage de ce monsieur. Histoire passionnante en tout cas !

Jean-Marc de Les Ormes : Intéressant votre histoire sur l'Abbé Pierre Lebarbier. J'en avais déjà entendu parler à St Bris. Cela me rappelle quelques autres curés de campagne. Cependant je m'attendais à un article un peu plus conséquent. Et vous auriez pu mettre une photo de ce monsieur.

Vous avez raison pour les photos, j'aurais dû y penser. En voici deux. La première, à côté de sa sœur Annette, en train d'allumer sa fameuse pipe, en sortant de l'église. Dans la seconde, il fait godaille au bar du restaurant. On avait préparé, spécialement pour lui, une soupe qui n'était pas au menu. Il ne pouvait pas concevoir un repas sans sa soupe et sa godaille.



Le trio Papi-Lucazeau-Grenon

Ce « trio infernal » est plébiscité, comme à chaque fois.

Damien de Saintes : Je vois que Papi fait de la résistance ! Encore une superbe histoire de sa part.

Jean-Luc de La Rochelle : Excellent dessin de Lucazeau qui donne encore plus de vie à ce journal dont le contenu est encore une fois excellent.

Marie-Claire de Bellac : Jean-Bernard Papi devrait faire une longue histoire en plusieurs parties, chaque nouveau Boutillon une nouvelle partie, pour tenir les lecteurs en haleine.

Jean-Bernard, qu'en penses-tu ?

Nicole de Bruges : J'aime beaucoup cette habitude de mettre un dessin de JCL en début de journal.

Christophe de La Jarrie : Pétition pour faire entrer Jean-Bernard Papi dans le Boutillon. Quel duo de choc cela ferait accompagnant les articles de Péronneau.

Jean-Bernard est un invité permanent du Boutillon.

Fatou de Bordeaux : L'acrostiche au fil des âges, un régal. Merci Maït' Gueurnon.

Agnès d'Ambazac : Encore un superbe numéro. Ajouter Mr Grenon et Papi aux membres du journal svp !

Luc de St Jean d'Y : Pas d'article de Pierre Bruneaud cette fois, dommage.

C'est vrai, notre ami Le Chétit est lui aussi très apprécié. Vous avez un article de lui dans ce numéro.

Le coin des fines goules

Gilles de Saintes : Pas mal l'idée du coin des fines goules, au lieu d'une recette de cuisine, de nous faire découvrir un restaurant du coin pour changer. Et bien je l'ai essayé ce sukochose (Sukhothai), à midi l'autre jour. Note 20/20 ! Nous y retournerons

Mei-lin de St Porchaire : Que de saveurs et d'exotisme dans ce joli restaurant que vous nous avez fait découvrir. Miam les nems au chocolat.

Julianne d'Angers : Dans le coin des fines goules je m'attendais à découvrir une nouvelle recette, et je vois de la pub pour un resto local. Bof bof. Mais bon je me suis rattrapée sur l'histoire de fèves et de monghettes, et aussi l'article de L'Ajhasse. Rien à dire sur le reste du journal. Un régal comme d'hab !

J'ai voulu faire découvrir cet excellent restaurant, en sachant que cela n'intéresserait que les lecteurs de la région. Je continue à le conseiller. Et dans ce numéro, une recette de « daube de beû » qui devrait vous plaire. Je vous incite à la préparer, à la goûter, et si elle bonne je prends la route jusqu'à Angers pour la déguster avec vous.

Article sur Éléonore d'Olbreuse

Richard de Usseau : Un grand bravo à Marie-Brigitte Charrier qui fait découvrir aux millions de lecteurs du Boutillon cette personnalité que fut Éléonore d'Olbreuse.

Million de lecteurs ? Vous croyez ?

Nicolas de Paris : J'ai beaucoup apprécié la page sur Éléonore. D'ailleurs je vous invite à visiter le château d'Olbreuse.

Marianne de Nîmes : Merci pour l'article sur Éléonore d'Olbreuse. Je tiens à préciser que son vrai nom était : Éléonore Marie Desmier d'Olbreuse. En tant que professeur d'histoire, je suis toujours ravie quand le Boutillon contient des articles de ce genre.

Marie-Brigitte, qui fait partie du Cercle Généalogique de Saintonge, a toujours écrit des articles de qualité.

Les autres articles

Révolte de Varaize. Isabelle de St-Jean d'Angély : J'ai appris et découvert cette histoire sur les révoltes de l'automne 1790 que j'ignorais. Mes parents habitent Varaize. Je m'attendais cependant à un plus long contenu. Un grand merci à votre journal en tout cas.

Dans ce numéro, deux lecteurs nous ont apporté des compléments. Voir page 16. Il existe par ailleurs un excellent livre de Jacques Roux, paru en 1988 à Projets éditions France, sur la Révolution française à Saint-Jean d'Angély. Mais où le trouver ? Peut-être à la Sefco.

Livre de Jean-Michel Hermans. Louis de Marans : Je dois avouer encore une fois que ce Boutillon est une merveille. Cependant la pub pour le livre d'Hermans ne passe pas. Vous auriez mieux fait de faire un article complet sur le dernier Tintin en saintongeais.

Le livre de Jean-Michel Hermans est un ouvrage de référence sur la culture saintongaise, un outil de travail, qui rassemble les noms de tous ceux qui ont écrit des textes en patois, ouvrage qui a nécessité plusieurs années de recherches. Il était logique de le citer.

Quant au « Tintin », je pense que vous faites allusion à la traduction en saintongeais de « Coke en stock ». Comment aurais-je pu écrire un article, alors que le document n'était pas encore édité ? Car, je ne parle d'un livre qu'après l'avoir lu, ce qui est logique, et à condition qu'il m'ait plu. S'il ne me plait pas, je préfère ne rien en dire, car il y a une grande part de subjectivité dans l'analyse.

Je n'ai donc pas eu cet ouvrage entre les mains. Je laisse aux lecteurs le soin de se forger leur opinion.

Par contre une équipe, composée de « tintinophiles », prépare la traduction en saintongeais d'un autre album d'Hergé. Il serait intéressant de comparer les deux ouvrages.

Ateliers du Patrimoine. Jacques-André de Saintes : J'avais participé aux Ateliers du patrimoine, à la marche d'Écoyeux. L'article est un peu court, avec une seule photo du château, alors que nous nous sommes arrêtés dans pas mal d'autres endroits.

C'est vrai, car la visite a duré longtemps, était très intéressante, et beaucoup de choses ont été évoquées. C'est simplement un manque de place. Ceci étant, un article complet sur Écoyeux, qui est un très beau village, peut être envisagé.

Musée de la Touche de Sonnac. Florian de Saintes : Dans des articles comme celui sur La Touche de Sonnac, on s'attend à des photos, des interviews, beaucoup de détails sur les lieux et une vidéo, mais rien de tout ça. Déception pour un lieu que je connais pourtant bien.

Le Boutillon de la Méridionale

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maït' Piârre)
pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maït' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (le fi à Piârre)

Fondateur : Noël Maixent (Noélion)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : Le Boutillon de la Méridionale